

PER  
R-385  
EX J  
15

# REVUE DOMINICAINE



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS  
54 EAST LAKE STREET  
CHICAGO, ILLINOIS 60607  
TEL: 773-936-3700  
WWW.UCHICAGO.PRESS.EDU

# HARPELL'S PRESS

## CO-OPERATIVE

**GARDENVALE**

**Sainte-Anne-de-Bellevue, P. Q.**

**Spécialité :**

**Impression de livres – Revues périodiques –  
Livres liturgiques – Reliure de luxe**

*Un milieu attrayant et des conditions de travail agréables ne concourent pas seulement à cultiver, chez ceux qui en bénéficient, la joie de vivre et la bienveillance envers leur prochain ; mais l'ouvrier ainsi placé en retire une influence inspiratrice qui perfectionne en lui l'artisan.*

*La production d'une journée doit être plus que le simple échange contre le salaire d'une journée ; il faut y chercher l'application intelligente d'un esprit formé et content. Tel est l'objectif de HARPELL'S PRESS CO-OPERATIVE. Des logements confortables dans un site attrayant, et, à l'ouvrage, un milieu gai ont développé chez nos employés une vision plus large et plus intelligente qui se reflète distinctement dans leurs travaux.*

**DE MIEUX EN MIEUX CHAQUE ANNÉE**

Tél. bureau : St-Eustache 4616      Tél. Rés. RE. 8-3790

**LUCIEN PARANT & FILS LTÉE**

Buick — Pontiac — Camions G. M. C.

LUCIEN PARANT, Prés.      **SAINT-EUSTACHE, P. Q.**

Ligne directe pour Montréal : MU. 1-3249

Tél. MU. 1-3491

**GARAGE LOUIS JUTEAU**

ACHETEUR — VENDEUR

Batteries — Accessoires d'autos et camions neufs et usagés

78, boul. LABELLE      **SAINT-MARTIN (comté Laval) P. Q.**

Tél. MO. 4-3636

J. A. LAROCQUE, PROP.

**LARO PROPANE GAS REG'D.**

Poêles et fournaises à gaz Propane

18, boul. DES LAURENTIDES

**PONT-VIAU, P. Q.**

NAP. LAVOIE, 29 boul. Jarry, tél. MU. 1-1680

**NAP. & J.-PAUL LAVOIE**

TRANSPORT DE BÂTISSÉS

J.-PAUL LAVOIE, 41, boul. Jarry, tél. MU. 1-1329

**VILLE SAINT-MARTIN (comté Laval), P. Q.**

Tél. MU. 1-1700

**GARAGE SAINT-MARTIN**

PAUL BÉLISLE, PROP.

**SAINT-MARTIN (comté Laval) , P. Q.**

Tél. MO. 4-3281

**GARAGE BEAUCHEMIN**

MERCURY — LINCOLN — METEOR

380, boul. DES LAURENTIDES

**PONT-VIAU, P. Q.**

Tél. MU. 1-1671 - 1-1672

OUVERT LE SOIR

**CHARRON**

MARCEL CHARRON, PROP.

Clutch — Motor and Supply — (Wholesale)

191, boul. LABELLE

**L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.**

Bureau : 5, rue Corbeil, Pont-Viau, P. Q. — Tél. MO. 4-4504

**LOUIS-ARTHUR MILOT**

POSEUR D'ACIER D'ARMATURE

1601, boul. LÉVESQUE

**SAINT-VINCENT-DE-PAUL, P. Q.**

Tél. MU. 1-4438 — MU. 1-8102

PRIX DU GROS

**ST. MARTIN SUPPLIES INC.**

Plomberie et chauffage

Quincaillerie et matériaux de construction

Boul. LABELLE

**SAINT-MARTIN (comté Laval), P. Q.**

Tél. MU. 1-1644

« Makers of Fine Furniture »

**RO-EL FURNITURE MFG. CO.**

125, boul. LABELLE

**L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.**

Tél. MU. 1-4474

**H. LAPIERRE**

ÉPICIER — BOUCHER

Bière et Porter — Fruits et légumes

31, boul. SAURIOL

**LAVAL-DES-RAPIDES, P. Q.**

Tél. MO. 5-3872

Gâteaux et biscuits

**ALBERT LAVIOLETTE**

BOULANGER

Spécialité : Pain canadien—Pain au lait — Pain de son

71e avenue

**RIVIÈRE-DES-PRAIRIES, P. Q.**

**FRÈRE PIUS, PROVINCIAL**

FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES  
DE MONT LA SALLE

**LAVAL-DES-RAPIDES, P. Q.**

Tél. NO. 1-7020

**AUBAINE 5-10-15¢ STORE**

G. FARHOOD, PROP.

5323, boul. LÉVESQUE

**SAINT-VINCENT-DE-PAUL, P. Q.**

Tél. MU. 1-1611

**RACINE LIMITÉE**

MARCHAND GÉNÉRAL

225, boul. LABELLE

**L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.**

Tél. NO. 1-7767

Tél. NO. 1-7757

**CHARTRAND AUTOMOBILE INC.**

FORD — MONARCH

4731, boul. LÉVESQUE

**SAINT-VINCENT-DE-PAUL, P. Q.**

Tél. CR. 4224

7227, SAINT-DENIS, MONTRÉAL, P. Q.

**Dr C. GIASSON, M. D.**

Tél. NO. 1-7780

Rés. 467, BELLEVUE

**SAINT-VINCENT-DE-PAUL, P. Q.**

Tél. MU. 1-1624

**JOSEPH DESMET**

MARCHAND

65, boul. LÉVESQUE

**L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.**

Tél. MO. 4-3311 — MO. 4-3816

**PAQUETTE & GUAY**

FERRONNERIE — MEUBLES — PEINTURES C I L

367, boul. DES LAURENTIDES

**PONT-VIAU, P. Q.**

Tél. MU. 1-1897

Entrepreneur électricien

**St. Martin Electric & Appliance**

12, boul. LABELLE

**SAINT-MARTIN, P. Q.**

TÉL. 2-1239

EUGÈNE BARRY, PRÉSIDENT

**O. PICARD & FILS, INCORPORÉE**

PLOMBERIE, CHAUFFAGE, ÉLECTRICITÉ

7, RUE SIMARD

QUÉBEC, P. Q.

**CHARLAND ET BERNARD Ltée**

Soudure au gaz et à l'électricité de tous les métaux  
Réparation et nettoyage de radiateurs d'automobile  
Fabrication de réservoirs

251, 2<sup>e</sup> AVENUE — Tél. 4-2772 — QUÉBEC, P. Q.

**La Buanderie Lévis Ltée**

670, DE MONTMARTRE, QUÉBEC

TÉL. 7-2505

EMPLOYEZ NOTRE PROCÉDÉ DRAX  
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DES TACHES

TÉL. 3-9472

**PHOTO - LITHOGRAPHIE INC.**

Création et impressions lithographiques  
en une ou plusieurs couleurs

30, AVENUE CONWAY

QUÉBEC, P. Q.

HOMMAGES DE

**M. J. O'BRIEN**

Spécialités pour Bâtisses et Constructions

Représentant de Truscon Steel Co. of Canada Ltd.  
Spécialistes en charpente de bâtisse Truscon Laboratories  
Canada Ltd., Canadian Cork Co. Ltd., K. V. Gardner Ltd.

Tél. 5992

13, RUE D'AIGUILLON

QUÉBEC, P. Q.

**LA**

**BANQUE CANADIENNE NATIONALE**

*est à vos ordres pour toutes  
vos opérations de banque  
et de placement*

**ACTIF, PLUS DE \$500 000 000**

555 BUREAUX AU CANADA

**J. A. & M. CÔTÉ LIMITÉE**

Les plus anciens manufacturiers de  
chaussures au pays

**SAINT-HYACINTHE, P. Q.**



SUCCURSALE À OTTAWA  
SUITE 103 — 18, RIDEAU  
TÉL. 2-9872

QUÉBEC :  
89, RUE FLEURIE  
TÉL. 5-7881

SPÉCIALITÉS :  
OUVRAGES D'ÉGLISES,  
COUVENTS, ÉCOLES,  
ÉDIFICES PUBLICS

TÉL. DOLLARD 5512  
933, RUE ST-ROCH  
MONTRÉAL

*Compliments de*

**DAMIEN BOILEAU Ltée, Entrepreneurs**

705, Beaumont

Montréal, P. Q.

Tél. CRescent 4183

DESSIN  
CLICHÉS  
ELECTROS

**La Photogravure Artistique enr.**

12 RUE ARAGO, QUÉBEC. Tél 4-2438

PHOTOS  
RETOUCHE  
FLANS

## TABLEAU D'HONNEUR

### MONTREAL

**TÉTRAULT, Dr Fernand**, 4253 est, Beaubien  
**LA LAITERIE PERFECTION LTÉE**, 2565, Chambly,  
 tél. FR. 3186

### SAINT-VINCENT-DE-PAUL

**ARCHAMBAULT, Léopold**, épicerie, restaurant,  
 115, Bas St-François, tél. NO. 1-7214

**BEAUSOLEIL, L.**, boucher, 5275, boul. Lévesque,  
 tél. NO. 1-7782

**GARAGE DESNOYERS, Gérard Desnoyers, prop.**  
 épicerie, restaurant, station de service, réparations  
 générales, remorquage, 2284, boul. Lévesque,  
 tél. NO. 1-0141

**ROBITAILLE, Louis**, placage, 205, St-Joseph,  
 tél. NO. 1-7882

**RONDEAU LIMITÉE, C. E.**, boulangers et marchands  
 de grains, 5045, boul. Lévesque, tél. NO. 1-7784

### PONT-VIAU

**CANTIN, Côme**, épicier, 35, St-Hubert

**CHARBONNEAU, Mlle M.-A.**, magasin de nouveautés,  
 lingerie et mercerie, étoffes à la verge, rideaux,  
 etc. **Venez voir nos prix**, 65, Berri,  
 tél. MO. 4-0024 et MO. 4-3645

**GARAGE E. BERTRAND**, mécanique, peinture, débossage,  
 197, boul. Taschereau, tél. MO. 4-3760

**SALON DE BEAUTÉ ROSE**,  
 spécialité : coiffure (permanente) Cold Wave,  
 coupe naturelle, 443, boul. Taschereau,  
 tél. MO. 4-3303

### LAVAL-DES-RAPIDES

**COUSINEAU, Henri**, épicier, boucher, 2, Meunier,  
 tél. MO. 4-3343

### L'ABORD-À-PLOUFFE

**LAVOIE ENRG., R. & A.**, construction, spécialité :  
 transport de bâtisses, 44, rue Lavoie,  
 tél. MU. 1-3356 et MU. 1-1794,  
 bureau : MO. 4-4359

**VAILLANCOURT, Léo**, magasin de chaussures, cordon-  
 nerie ; spécialités : correction de chaussures pour  
 hôpitaux, mercerie pour hommes,  
 57, boul. Lévesque, tél. MU. 1-1391

### RIVIÈRE-DES-PRAIRIES

**CHAYER, R.**, épicerie, restaurant,  
 9724, 56e avenue, tél. MO. 5-0091

**DESROCHERS, Jules**, restaurant, 57e avenue,  
 tél. MO. 5-0008

**FOREST, Gérard**, contracteur électricien,  
 9303-A est, boul. Gouin, tél. MO. 5-3931

**LÉVEILLÉ, Léo**, épicier, restaurateur, lingerie,  
 9813, 5e avenue, tél. MO. 5-0098

### SAINT-MARTIN

**ST-MARTIN RADIO TAXI, P.-E. Duplessis, prop.**  
 service jour et nuit, autos 5 et 7 passagers,  
 spécialités : mariage, baptême, funérailles,  
 tél. MU. 1-4171

**LAVOIE & FILS, Odilon**, manufacturiers de boîtes de  
 camions, 13, boul. Labelle, tél. MU. 1-1300

**VILLENEUVE AUTOMOBILE ENRG.**, distributeurs de  
 AUSTIN, ventes, réparations, accessoires,  
 64, boul. Labelle, tél. MU. 1-4388

Tél. MO. 4-3501

### J. CHAS. MARTEL INC.

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION

□ □ □

809-A, boul. DES LAURENTIDES

PONT-VIAU, P. Q.

Tél. NO. 1-7785

### MAISON R. LAVOIE

MARCHAND GÉNÉRAL

Meubles — Accessoires électriques

95, DU COLLÈGE

SAINT-VINCENT-DE-PAUL, P. Q.

Tél. MO. 4-4272

Mme C. LABELLE, Prop.

### HÔTEL LA FEUILLE D'ÉRABLE

25 chambres — Bar — Lounge  
 Réparations de tous genres

Danse tous les soirs à 1 mille de Pont-Viau

810, boul. TASCHEREAU

PONT-VIAU, P. Q.

Pour un meilleur service, appelez MU. 1-1215

### FLASH STONE MFG. CO.

Pierre bosselée — Pierre type « Scotch »

411, boul. LABELLE

L'ABORD-À-PLOUFFE, P. Q.

Tél. MO. 4-3524

### LUXOR LIMITÉE

BUANDIERS — NETTOYEURS À SEC

250, boul. TASCHEREAU

PONT-VIAU, P. Q.

## BONNES ADRESSES À CONSULTER

- ABATTOIR :**  
Abattoir Sylvain Inc. 335, rue Dorchester, Tél. 2-2035, Québec
- ACCESSOIRES, APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES :**  
**CAMERAS, CINÉ-CAMERAS, PROJECTEURS, LANTERNES À VUES FIXES, ETC. :**  
Au Royaume de la Camera Inc., 3, St-Jean, Tél. 3-4327, Québec
- ACCESSOIRES ÉLECTRIQUES :**  
Bizier & Caron Ltée, 43½, St-Joseph, Tél. 4-1081, Québec, P. Q.  
Northern Electric, Saint-Malo, Tél. 7-3423, Québec, P. Q.  
Roland Electric Enrg., 3190, 1ère avenue, Tél. 3-0895, Québec
- ACTIONS ET OBLIGATIONS :**  
Gendron, J. T. Inc., 71, rue St-Pierre, Tél. 4-2451, Québec, P. Q.
- AGENCES COMMERCIALES DIVERSES :**  
Bouffard, Mme S., 123-A, Fraser, Tél. 1156 Lévis, P. Q.
- AGENTS D'AFFAIRES :**  
Robert Prudent, 390, 20e rue, Limoilou, Tél. 2-4027, Québec
- AGENTS MANUFACTURIERS — IMPORTATEURS :**  
Lortie, J. R., 88, boul. Orléans, Tél. 2-7735 Giffard, P. Q.
- ARCHITECTES :**  
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 Montréal  
Marchand, Jos., 87, des Laurentides, Tél. 3-0260, Québec, P. Q.
- ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS :**  
Bourget, Albert, 40, Des Braves, Tél. 2-3848 Québec, P. Q.  
Boucher, Germain, 72, Ste-Ursule, Tél. 5-6156, Québec, P. Q.
- ARTICLES DE SPORTS :**  
Le Palais des Sports, 67, Côte d'Abraham, Tél. 3-2341 Québec  
419, 3e avenue, Limoilou, Québec, P. Q.
- ARTICLES RELIGIEUX, JOUETS, LIBRAIRIE, ETC. :**  
Kirouac, Marcel, 479, 5e rue, Tél. 2-5383 Québec, P. Q.
- ARTICLES DE SPORTS & ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES :**  
Gravel, Ludger & Fils Ltée, 7905, boul. St-Laurent,  
Tél. VE. 2581, Montréal
- ASCENSEURS :**  
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-5257, Québec, P. Q.
- ASSURANCES GÉNÉRALES :**  
Chalifour, Jean, 299, boul. Charest, Tél. 3-9052, Québec, P. Q.
- ASSURANCE : NATIONAL LIFE ASSURANCE CO. :**  
Arsenault, Bona, Gérant, 80, St-Pierre, Tél. 2-5785 Québec
- ASSURANCE : LA SOLIDARITÉ, CIE D'ASSURANCE-VIE :**  
Siège Social, 71, St-Pierre, suite 607, Tél. 5-4917, Québec, P. Q.
- AUTOBUS :**  
Autobus Lemelin, 147, Arago, 5-7146 Québec, P. Q.  
Autobus Ste-Claire, Ste-Justine, St-Narcisse Ltée,  
77, boul. Charest, Tél. 5-8282, Québec, P. Q.  
Autobus Gare Saint-Roch, 95, St-Roch,  
Information : Tél. 2-7911, Québec, P. Q.
- AUTOBUS À LORETTE, AÉRODROME, CHAMPIGNY, LAC ST-JOSEPH, STE-CATHERINE :**  
Drolet, A., Ltée, 505, boul. Charest, Tél. 2-8494, Québec, P. Q.
- AUTOBUS FOURNIER LIMITÉE : QUÉBEC AU CAMP VAL-CARTIER, STE-FOY, LAC ST-CHARLES, ST-RAYMOND :**  
Terminus, 501, boul. Charest, Tél. 6182-34, St-Augustin 2-5946
- AUTOMOBILES — VENTE & SERVICE :**  
Beaulieu, L. P. & Fils, 2650, 1ère avenue, Tél. MA.3-3457, Qué.  
Giguère Automobile Ltée, 501, St-Vallier, Tél. 8230 Québec  
Montcalm Auto Inc., 901, 1ère av., Tél. 2-5676 Québec, P. Q.
- AUTOMOBILES (SOUDURE, DÉBOSSAGE, PEINTURE, ETC.) :**  
Ferland, Ludger, 661, 1ère avenue, Tél. 4-2920, Québec, P. Q.
- AVOCATS :**  
Bhéret, Wilbrod, 79, rue d'Auteuil, Tél. 2-1281, Québec, P. Q.  
Boutin, J. Pierre, 80, St-Pierre, Tél. 2-7004 Québec, P. Q.  
Charbonneau, Charbonneau & Charlebois, HA. 1196-1197,  
21 ouest, St-Jacques, Montréal, P. Q.  
Corriveau, Lawrence, 34, de la Fabrique, Tél. 2-3654, Québec  
Gagné, H. & Chalifour, Paul, 42, rue Sainte-Anne,  
Tél. 3-4468, Québec, P. Q.  
Legendre Roland, 75, Aberdeen, Tél. 4-4586, Québec, P. Q.  
Miquelon, Paul, 773, boul. Des Chutes, Tél. 5-7195, Beauport  
Honorable Yves Prévost, Ministère des Affaires Municipales,  
509, Royale, Tél. MO. 3-5314, Beauport, P. Q.  
Bureau : Tél. 2-5608, Québec, P. Q.  
St-Jacques, Henri, 18, Rideau, Tél. 2-5055 Ottawa, Ont.
- BANQUE :**  
Banque Canadienne Nationale, Place d'Armes .... Montréal
- BATTERIES :**  
Limoilou Batteries Ltée, 249, 2e rue, Tél. 5-8228, Québec, P. Q.
- BIJOUTERIE :**  
Marcoux, René, 37, de la Couronne, Tél. 4-8722, Québec, P. Q.
- BLOCS DE BÉTON, TAILLEURS DE PIERRE :**  
Côté, Valère, Inc., 325, Dorchester, Tél. 4-4491, Québec, P. Q.
- BOUCHER, VIANDE DE CHOIX :**  
Bégin, W. E., 436, St-Jean, Tél. 4-5271 Québec, P. Q.
- BOULANGERS (GÂTEAUX ET PÂTISSERIES) :**  
Boulangerie Nationale, 540, 1ère av., Tél. 2-5244, Québec, P. Q.  
Gosselin J. B. Inc., 3, rue St-Emile, Tél. 855 Lévis, P. Q.  
Hethrington, Inc., 358-366, St-Jean, Tél. 2-2081, Québec, P. Q.  
Mercier, Alfred Enrg., 213-215, St-Joseph,  
Bureau : Tél. TE. 7-5313, Lauzon, P. Q.  
Marquis, Jos. Enrg., 4,138, boul. Sainte-Anne,  
Tél. MO. 3-3418, Ville Montmorency, P. Q.
- BRÛLEURS À L'HUILE :**  
Desroches, Eug & Fils, 569 ouest, Saint-Vallier,  
Tél. 3-8014, Québec, P. Q.
- CAFÉ, THÉ, CONFITURES :**  
J. A. Désy Ltée, 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 Montréal
- CHARBON (ANTHRACITE ET BITUMINEUX) :**  
The Canadian Import Co. Ltd., 83, Dalhousie,  
Tél. 2-1221, Québec P. Q.
- CHARBON ET HUILE À CHAUFFAGE :**  
Madden & Fils Ltée, 244, boul. Charest, Tél. 4-3578 Québec
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE :**  
Couture, Odilon Enrg., 27, Lavigneur, Tél. 5-8073, Québec, P. Q.  
Germain & Frère Ltée, 237, St-Antoine, Tél. 76, Trois-Rivières
- CHAUFFAGE ET PLOMBERIE (ENTREPRENEUR) :**  
Morency, Alphonse, 110, de la Ronde, Tél. 3-4590, Québec, P. Q.  
«Langlais & Frère Inc.», 253, St-Paul, Tél. 2-8224, Québec, P. Q.  
"CHAUFFAGE ET VENTILATION LIMITÉE"
- CHAUFFAGE, RÉFRIGÉRATION VENTILATION, ÉLECTRICITÉ :**  
Bouchard, J.-A.-Y. Inc. 97, Côte d'Abraham, Tél. 4-2421, Québec
- CHAUSSURES :**  
Leclerc, Georges, 19, St-Joseph, Tél. 2-5087, Québec, P. Q.  
Poulin, Yves Enrg., 182, St-Jean, Tél. 4-9735 Québec, P. Q.  
Rousseau, M. J. E., 211\_213 est, St-Joseph Québec, P. Q.
- CHIRURGIEN-DENTISTE :**  
Trottier, Dr Jean, 37, St-Eustache, Tél. 3-6675 Québec, P. Q.
- CIERGES, CHANDELLES, BOUGIES :**  
F. Baillargeon Ltée, 51 ouest, Notre-Dame, PL. 9467, Montréal
- CIRE À PLANCHER LIQUIDE ET EN PÂTE :**  
Les Produits Sylvia Enrg.,  
187, des Commissaires, Tél. 6768, Québec, P. Q.
- COMPLIMENTS :**  
Compliments d'un ami : C. et G. Québec, P. Q.  
Compliments d'un ami : J. E. S.  
Compliments d'un ami : J. B. R. et Cie Inc.  
Compliments d'un ami : P. Québec, P. Q.  
Compliments de J. M. Québec, P. Q.  
Compliments d'un ami : J. G. C.  
Compliments d'un ami : J. G.  
Don d'un ami : L. T.  
Succession J. P. Laberge.  
Un ami de la Revue.  
Un ami de la Revue : A. D. & Fils Ltée.
- COMPTABLE AGRÉÉ :**  
Turgeon, Paul, 852, St-Vallier, Tél. 4-7426 Québec, P. Q.
- COMPTABLE PUBLIC :**  
Bédard, J. P., 71, rue Saint-Pierre, Tél. 2-1412, Québec, P. Q.  
Juneau, M. Gaston, 1320, 1ère avenue, Tél. 5-5501, Limoilou, Qué.
- COURTIERS :**  
Lagueux & Desrochers Ltée, 105, Côte de la Montagne,  
Tél. 2-8271, Québec, P. Q.
- COURTIERS D'OBLIGATIONS :**  
Boulet, J. Conrad Ltée, 71, rue Saint-Pierre, Tél. 2-5618, Québec  
Dubé, Oscar & Cie Inc., 105, Côte de la Montagne,  
Tél. 2-4061, Québec, P. Q.  
La Corporation de Prêts de Québec, 132, St-Pierre  
C. P. 68, Tél. 2-4765, Québec, P. Q.

# BONNES ADRESSES À CONSULTER

## COURTIERS EN IMMEUBLES & ASSURANCES :

Leroux, O., 525, 3e avenue, Tél. 4-3836 .... Québec, P. Q.

## DÉCORATEUR-ENSEMBLIER :

Dussault, Roger Ltée, 42, de la Fabrique, Tél. 4-3521, Québec

## DÉPUTÉS :

Angers, Dr Antonio, Alma, P. Q.  
 Bédard, Jean-Jacques, Tél. 5-8191 .... Charlesbourg, P. Q.  
 Bernatchez, René, Saint-Flavien, Comté de Lotbinière, P. Q.  
 Boudreau, Francis, 42, Sainte-Catherine, Saint-Sauveur,  
 Tél. 3-2778, Québec, P. Q.  
 Bourque, J. S., 626, rue Bourque, Sherbrooke, P. Q.  
 Cournoyer, Gérard, Avocat, Sorel, P. Q.  
 Fleury, E., M.A.L. (Cultivateur), St-Léonard d'Aston, P. Q.  
 Fox, C. J. W., Foster, Co. Brome, P. Q.  
 Gagnon, Clovis, notaire, Sayabec, Comté Matapédia, P. Q.  
 Gérin, Denis, Coaticook, P. Q.  
 Hamel, René, M.A.L., 569, 5e rue, Tél. 2924, Shawinigan, P. Q.  
 Johnson, Daniel, Saint-Pie de Bagot, P. Q.  
 Lemieux, Dr Gérard, Weedon, Comté Wolfe, P. Q.  
 Lévesque, J. R., M.A.L., prop. (Epicier Moderne Enrg.),  
 Ste-Anne des Monts, Co. Gaspé-Nord, P. Q.  
 L'honorable T. Labbé, M.A.L. (Epicier en gros),  
 644, Notre-Dame, Tél. 89, Thetford-Mines, P. Q.  
 Marquis, Antonin, 325, 18e rue, Limoilou, Tél. 2-2091, Québec  
 Poirier, Docteur Alphés, M.A.L., St-Damien, Bellechasse, P. Q.  
 Pouliot, l'hon. Camille E., Ministre de la Chasse et des  
 Pêcheries, 53½, rue D'Auteuil, Tél. 3-6270, Québec, P. Q.  
 Rivard, L'Hon. Antoine, Solliciteur Général, Tél. 4-8411.  
 Local : 863, Hôtel du Gouvernement, Québec, P. Q.  
 Savard, Jules, 1234, William, Tél. 2-8245 .... Sillery, P. Q.

## DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES :

Bouchard Raoul, 320, 5e rue, Limoilou, Tél. 4-1113, Québec, P. Q.  
 Cloutier, Chas. Enrg., 174, d'Aiguillon, Tél. 5-6210 .... Québec  
 Cloutier & Fils, Arthur, 252, rue d'Aiguillon, Tél. 2-4088, Qué.  
 Germain Lépine Ltée, 283, rue St-Vallier, Tél. 2-6466, Québec  
 Gilbert et Turgeon Ltée, 9, Commerciale,  
 Tél. 7-4757, Lévis, P. Q.

## ÉCOLES :

Bart School, 109, Côte d'Abraham, Tél. 2-5889 - 7-6412, Québec  
 Ecole Labrosse, 272, du Roi .... Québec, P. Q.  
 Institut Denys, 322, St-Jean, Tél. 2-5147 .... Québec, P. Q.  
 O'Sullivan Business College of Quebec,  
 31, St-Eustache, Québec, P. Q.

## ÉDITIONS :

Editions du Lévrier, 5375, Av. N.-D. de Grâce, WA. 0369, Mtl.

## ENTREPRENEURS-CONSTRUCTEURS :

Mobec Ltée, 466, St-Vallier, Tél. 2-1297 .... Québec, P. Q.

## ENTREPRENEURS-ÉLECTRICIENS :

Latulippe, J.-P., 124, Bayard, Tél. 2-7644 .... Québec, P. Q.  
 Poulin & Fils Enrg., 5, rue Thomas Chapais,  
 Tél. MU. 3-2072, Québec, P. Q.  
 Sylvain Lucien, 486, Ste-Agnès, Tél. 2-2987 .... Québec, P. Q.

## ENTREPRENEURS-COUVREURS :

La Rue, D. Limitée, 272, rue du Roi, Tél. 3-7500 .... Québec

## ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX :

Bédard, Albert, 375, Dorchester, Tél. 2-3623 .... Québec, P. Q.  
 Dubé et Dubé, 14, Place d'Aiguillon, Tél. 3-8322, Québec, P. Q.  
 Lamontagne, F.-X., 417, boulevard Charest, Tél. 3-0590, Québec  
 Les Entreprises Bergerville Ltée,  
 111, Côte de la Montagne, Tél. 2-5268, Québec, P. Q.  
 Mathieu & Sylvain, 44, Sainte-Ursule, Tél. 2-2240, Québec, P. Q.  
 Parent & Gosselin Enrg., 270, des Oblats, Tél. 3-5875, Québec

## ENTREPRENEUR — JOINTS DE GYPROC — TIRAGE DE JOINTS :

Tremblay, Paul-Arthur, 1086, De Fondville,  
 Tél. MO. 3-6574, Québec, P. Q.

## ENTREPRENEURS DE MENUISERIE GÉNÉRALE :

Bégin, Alphonse, 275, 13e rue, Limoilou, Tél. 4-3980 .... Québec

## ENTREPRENEURS — PLOMBIERS — ÉLECTRICIENS :

Turcotte & Létourneau Inc., 270, rue du Roi,  
 Tél. 2-5647-8-9, Québec, P. Q.

## ÉPICIERS :

Blouin, Paul, 160, avenue Murray .... Québec, P. Q.

## ÉPICERIES EN GROS :

Lamarche, J. H. Enrg., 5345, Ferrier, Tél. CR. 2155, Montréal  
 Letellier, J.-B.-E. Inc., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec  
 Rioux & Pettigrew, 48, St-Paul, Tél. 2-1212 .... Québec, P. Q.

## FERRONNERIES D'ART :

Les Frères Lebrun, 3065, boul. Royal .... Trois-Rivières, P. Q.  
 Marchand, Adélar, 68, St-Vallier, Tél. 2-2370 .... Québec, P. Q.

## FERRONNERIE EN GROS :

Demers, J. L. Ltée, 57, Commerciale,  
 Zone 5-1070 — Québec, 5-5177, Lévis, P. Q.

## FOURRURES :

Bernard, Léo, 234 ouest, St-Vallier, Tél. 3-1329 .... Québec, P. Q.

## FOURRURES, HAUTE QUALITÉ, RÉPARATION, VOÛTE :

M. J. O. Nadeau, 160, Côte d'Abraham, Tél. 2-6429, Québec  
 Turcotte, N.-Geo., 201, boul. Charest, Tél. 4-1459, Québec, P. Q.

## GARAGES — RÉPARATIONS GÉNÉRALES :

Garage Paradis Enrg., 78, d'Aiguillon, Tél. 2-8777 .... Québec  
 Tanguay, H., 64, 1ère Avenue .... Gros Pin, P. Q.

## GARAGE — RÉPARATIONS GÉNÉRALES DE

CARROSSERIES D'AUTOMOBILES :  
 Beaulieu & Fillion Enrg., 207, Ste-Hélène, Tél. 2-2256, Québec

## GARAGISTES :

Fradette, Amédée, 45, Franklin, Tél. 3-2828 .... Québec, P. Q.  
 Garage Cloutier, 93, boul. Langelier, Tél. 9034 .... Québec, P. Q.

## GRAIN, FOIN :

Corriveau, M. A., 1742, chemin St-Louis .... Sillery, P. Q.

## GRAINS, MOULÉES, PROVISIONS :

Larochelle & Fils Inc., 65, St-Roch, Tél. 5-7494 .... Québec, P. Q.

## HÔTELS :

Château Champlain, 401, St-Paul, Tél. 2-2061 .... Québec, P. Q.  
 Hôtel Louis XIV Ltée, 3, Place Royale, Tél. 5-5177, Québec, P. Q.  
 Hôtel Montcalm et Restaurant, 161, St-Jean, Tél. 2-1287, Québec  
 Hôtel St-Roch, 230, St-Joseph, Tél. 2-3921 .... Québec, P. Q.

## IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ :

Génin, Trudeau et Cie., 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

## IMPRIMEURS :

Médéric Parent, 50½, St-François, Tél. 3-1252 .... Québec, P. Q.  
 Bégin, Maurice, 9, Chabot, .... Lévis, P. Q.

## INGÉNIEURS-CONSEILS :

Demers, Georges 111, des Braves, Tél. 3-6736, .... Québec P. Q.

## INGÉNIEURS-CONSTRUCTEURS :

Komo Construction Ltée, 1500, St-Vallier, Tél. 2-6839, Québec

## INSTITUTRICE :

Sturton, Mlle Ethel, 93, Crémazie, Tél. 5-9571 .... Québec, P. Q.

## LABORATOIRE FARLEY — HULL, P. Q. :

Fabricant des « Antalgines » contre les maux de tête.

## LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE :

La Ferme St-Laurent Ltée, 6720, Garnier,  
 Tél. CR. 2188-89, Montréal  
 Laiterie Artie Ltée, 155, du Sacré-Cœur, Tél. 5-7101, Québec  
 Laiterie Borden, 2701, Chemin St-Louis, Tél. 7-2551, Québec  
 Laiterie Frontenac, 142, de l'Eglise, Tél. 5-7175, Québec, P. Q.  
 La Laiterie Laval Enrg., 875, 4e avenue, Limoilou,  
 Tél. 4-3551, Québec, P. Q.

## LA LIBRAIRIE DOMINICAINE :

5375, avenue Notre-Dame de Grâce, Tél. WA. 0369 .... Montréal  
 95, avenue Empress, Tél. 2-7363 .... Ottawa, Ont.

## LIQUEURS DOUCES :

Coulombe, Alex, Ltée, Embouteilleur autorisé de  
 « Pepsi-Cola », 27, Av. Bigaouette, Tél. 5-8485, Québec, P. Q.

## MACHINERIES D'IMPRIMERIE (RÉPARATION, SOUDURE, ETC.) :

Le Matériel d'Imprimerie Ltée (Demandez M. Langlais),  
 970, de Bullion, Tél. PL. 9011, Montréal

## MAGASINS À RAYON :

Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal  
 Magasin St-Louis Enrg., 26, rue St-Louis, Tél. 2-4791, Québec  
 Mozart Ltée, 310-312, St-Joseph, Tél. 2-6484, Québec, P. Q.

## MAGISTRAT :

Simard, Juge Gérard, Palais de Justice, Tél. 4-9290, Québec

## MANUFACTURIER DE BISCUITS :

Les Biscuits Dion Inc., 700, 2e rue, Tél. 4-4191, Québec, P. Q.

## MANUFACTURE DE CHAUSSURES :

Samson, J. E., Inc., 469, St-Vallier, Tél. 5-8765, Québec, P. Q.

## BONNES ADRESSES À CONSULTER

**MANUFACTURIERS DE PORTES ET CHÂSSIS, BOIS :**  
Pilon Ltée, 71, boul. du Sacré-Cœur, Tél. PR. 7-4348, Hull, P. Q.

**MARBRE, TERRAZZO, TUILE & CIMENT :**  
La Cie de Marbre & Tuile de Québec Ltée,  
327, Dorchester, Tél. 2-6900, Québec, P. Q.

**MARCHAND DE BOIS DE CONSTRUCTION :**  
Louis Canac-Marquis Ltée, 25, Marie de l'Incarnation,  
Tél. MU. 3-3628, Québec

**MARCHAND DE FER, ETC. :**  
Compagnie Chinic, 55, St-Pierre, Tél. 2-8293 .... Québec, P. Q.

**MARCHAND DE FRUITS :**  
Vézina, Adélar & Fils Enrg., 71, St-André, Tél. 2-5258, Québec

**MARCHAND DE MEUBLES :**  
Cantin, J.-W., 74 ouest, St-Joseph, Tél. 8007, Québec .... P. Q.

**MARCHAND DE SABLE :**  
La Compagnie de Sable Ltée., 20, 3e avenue,  
Tél. 4-2232-2-6722, Québec, P. Q.

**MARCHAND DE TAPIS :**  
Rochette, Emilien, 352 est, Saint-Vallier, Tél. 2-5233, Québec

**MATELAS :**  
Matelas Frontenac, 15, Boisseau, Tél. 5-5347 .... Québec, P. Q.

**MATERNITÉ PRIVÉE :**  
Ouellette, Mme J. T., 10 d'Artigny, Tél. 2-1966, Québec, P. Q.

**MÉDECINS :**  
Auger, Dr Antonio, 159, St-Joseph, Alma, Lac St-Jean, P. Q.  
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.  
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal  
Pouliot, Dr Antoine, 185, Grande-Allée, Tél. 2-4455, Québec

**MEMBRES ARTIFICIELS :**  
Duckett, J. A., 3651, Park Ave. Tél. Harbour 0630, Montréal

**MERCERIE POUR HOMMES :**  
Julien, Albert, 556, 3e avenue, Limoilou, Tél. 4-9474, Québec

**NÉGOCIANT EN GROS D'APPAREILS ÉLECTRIQUES :**  
Vandry Inc., 470, des Capucins, Tél. 2-5656 .... Québec, P. Q.

**NÉGOCIANT EN GROS (ÉPICERIES, FARINE, GRAIN) :**  
Bégin, Noël Inc., 94, Commerciale, Tél. Lévis, 175, Québec, 5-9686

**NÉGOCIANTS EN GROS :**  
(BISCUITS, CHOCOLATS, TABAC, CIGARETTES)  
Vermette, M. F., 571, rue St-Bernard, Tél. 5-7270, Québec, P. Q.

**NETTOYEURS ET TEINTURIERS :**  
Ferland, P. Inc., 157, Du Pont, Tél. 4-3531 .... Québec, P. Q.

**NOTAIRES :**  
Baillargeon & Baillargeon, 38, des Jardins, Tél. 2-1390, Québec  
Demers & Demers, 16 est, rue Saint-Joseph, Tél. 5-7785, Québec  
Labrèche et Labrèche, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal  
Pouliot, Couillard & Jobin, 230, avenue des Oblats  
Tél. 5-4817, Québec, P. Q.

**OPTICIENS D'ORDONNANCES :**  
Derouin, O. L., 37, Metcalfe, Tél. 2-4976 .... Ottawa, Ont.

**OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS :**  
Beaulieu, Remy, 94, de la Couronne, Tél. 2-3592, Québec, P. Q.

**PÂTISSERIE — PAIN :**  
Jos. Vaillancourt Inc., 356-358, St-Joseph, Tél. 2-2085, Québec

**PEINTURE — TAPISSERIE :**  
Gauthier Ltée, 292, rue Saint-Joseph, Tél. 4-4626, Québec, P. Q.

**PHARMACIENS :**  
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235, Québec, P. Q.

**PHARMACIENS EN GROS :**  
Ontario Medical Supply, 113, Clarence, Tél. 2-5309, Ottawa, Ont.  
Gérant : J.-André Gaulin, Dist. pour Casgrain & Charbonneau

**PHOTOGRAPHIE :**  
Saint-Pierre, Paul, 310, De La Salle, Tél. 3-9147, Québec, P. Q.

**PLACAGE INDUSTRIEL CHRÔME :**  
Garand & Thibault Enrg., 15, D'Argenson .... Québec, P. Q.

**PNEUS :**  
Michaud Tire Service Ltée  
207, de la Couronne, Tél. 3-3901, Québec, P. Q.

**PRODUITS DE SALON DE BEAUTÉ :**  
Lemieux Beauty Products, 16, rue de l'Eglise, Tél. 3-6320, Qué.  
M. A. Lemieux, résidence, Tél. 2-3073, Québec, P. Q.

**PROVISIONS EN GROS :**  
Turgeon, Joseph, 189, Commerciale .... Lévis, P. Q.

**PROVISIONS GÉNÉRALES POUR BATEAUX :**  
Quebec Ship Riggers & Sail Makers Reg'd.,  
17, Sault-au-Matlot, Tél. 3-6717, Québec, P. Q.

**PROFESSEUR DE MUSIQUE (GUITARE, MANDOLINE, VIOLON) :**  
Gagnon, T. W., 208, N.-D. des Anges, Tél. 2-3700, Québec, P. Q.

**QUINCAILLERIE GÉNÉRALE :**  
Cantin & Fils Ltée, 555, St-Vallier, Tél. 5-7123, Québec, P. Q.  
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-68, .... Montréal

**QUINCAILLERIE EN GROS ET DÉTAIL :**  
Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec, P. Q.

**QUINCAILLERIE ET FERRONNERIE :**  
Terreau Racine Ltée, 196-220, St-Paul, Tél. 2-2711 .... Québec

**RADIO TECHNICIEN — HAUT-PARLEUR :**  
Gagnon, Jean-Paul, 960, 1ère avenue, Tél. 2-1735, Québec, P. Q.

**RÉFRIGÉRATEURS :**  
Brindamour, W., 415, 1ère rue, Tél. 3-2449 .... Québec, P. Q.

**RESTAURANTS :**  
Arsenault, Arthur, 1402, de la Canardière, Tél. 4-8855, Québec  
Bastogne Enrg., 22, rue Couillard, Tél. 2-0214, Québec, P. Q.  
Beaver Ltée et Hôtel Castor, 66, St-Jean, Tél. 2-0170, Québec  
Boulevard Restaurant, 3830, Décarie, Tél. DE. 0097 .... Montréal  
Child's Good Food, 2½, St-Joseph, Tél. 2-0189 .... Québec, P. Q.  
Chez Marino Enrg., 34, Dauphine, Tél. 3-0675 .... Québec, P. Q.  
George's Grill Reg'd., 28-32, St-Louis, Tél. 4-1230, Québec, P. Q.  
Kerhulu, 22, de la Fabrique, Tél. 2-6401 .... Québec, P. Q.  
Laurentien, Place Youville, Tél. 2-3635 .... Québec, P. Q.  
Restaurant Café Buade, 31, Buade .... Québec, P. Q.  
Nick's Chicken Barbecue, 22, Côte du Palais, Tél. 4-0508, Québec  
The Old Homestead Hotel, 16-20, Ste-Anne, Tél. 4-1849, Québec

**TAXIS :**  
Taxis Maguire Enrg., 1463, Maguire, Tél. 3-1474, Sillery, Qué.

**TEINTURERIE :**  
Teinturerie Française, 1480, De la Canardière, Tél. 4-4683, Qué.

**TERRA-COTTA :**  
Montreal Terra-Cotta Ltd., 1010 ouest, Ste-Catherine,  
MA. 6912, Montréal

**TRANSPORTS :**  
La Traverse de Lévis Ltée, Marché Champlain, Tél. 2-3897, Qué.

**VALISES ET BOIS DE CONSTRUCTION :**  
Ruel, Edouard, Ltée, 416, St-Joseph, Tél. 7-6114, Lauzon, P. Q.

**VIANDE GROS ET DÉTAIL :**  
Lafleur Alp. Ltée, 350, 5ième rue, Tél. 4-3524, Québec, P. Q.

**VINAIGRE :**  
La Cie de Vinaigre Lion Ltée, 115, Renaud, Tél. 3-0405, Québec

**VITRES ET PEINTURE :**  
Franklin Glass & Paint Co., Centre industriel no 5,  
Saint-Malo, Tél. 2-4982, Québec, P. Q.

# Sommaire

Juin 1955

GILLES MARSOLAIS : *Je dis : une rose*

L'esprit, frappé par le mot, s'empare de la chose, la dépouille de ses attributs concrets, lui donne une vie nouvelle, sans couleur, sans forme, sans vibration, sans parfum. Il n'en reste que l'évocation d'où naîtra le poème.

JOSÉPHINE HAMBLETON : *L'Art sacré au Canada français*

Cet article qui veut être un hommage au Père Corbeil, C. S. V. et à quelques artistes de Joliette, renferme une leçon et un programme pour un art véritablement religieux en notre pays.

HAYDA DENAULT : *Service social personnel et familial*

Sous la plume du brillant professeur de Laval, on assiste à l'évolution et au perfectionnement d'une institution qui étudie le milieu social pour mieux atteindre les personnes.

ALBERT COURTEMANCHE : *L'écologie et son intégration dans le dynamisme universel*

Dans un exposé original, l'auteur s'adresse d'abord à tous les hommes, ensuite aux philosophes et aux théologiens pour les conduire aux mains de l'Ecologiste suprême.

Mme CLAUDE D'ALVERNY : *Souvenirs d'Indochine*

Quelques semaines après leur mariage, M. et Mme d'Alverny partirent pour l'extrême nord du Tonkin. L'époux mourut glorieusement, au combat, le matin de Pâques 1945.

## Le sens des faits

BENOÎT LACROIX, O. P. : « *Canadiens et Canadiens* ».

MICHEL GAVREL : « *L'homme en conflit au théâtre* ».

JEAN MÉNARD : « *Effacé* ».

LOUIS-M. RAYMOND, O. P. : « *Au creux du Rocher* ».

O. P. : « *Nouvelle Revue* ».

## L'esprit des livres

FERNAND-M. FORTIN, O. P. : « *La pierre d'assise* ».

X. : « *Droit à Dieu* ».

CH.-G. PANNETON : « *Chronique mariale* ».

A.-D. TOLEDANO : « *Histoire de l'Angleterre chrétienne* ».

F. PARKINSON KEYES : « *Bernadette de Lourdes* ».

WILLY SPERCO : « *Tel fut Mussolini* ».

PAUL-ANDRÉ LESORT : « *Le vent souffle où il veut* ».

Table des matières de janvier à juin 1955.

# REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

3980, rue Saint-Denis, Montréal-18, P. Q.

---

Vol. LXI

Tome I

Juin 1955

---

## *Je dis : une rose*

*Une rose. Elle possède tout ; le mot ne dit rien.*

*Pourtant, le mot a lancé une vibration, une onde ; et il a pénétré partout à la fois : rien, il n'a rien laissé. Rien, ni fleur ni mot.*

*Un souffle. Il a passé furtivement. Impalpable, il a passé ; il est disparu.*

*Pourtant, sa disparition même lui permet de rester là ; virtuellement. Il a laissé un reflet ; lui, invisible, il fait voir.*

*C'est une rose ; non, un souffle. Haleine sans battement de vent ; la mèche de cheveux n'a pas bougé, la tête ne s'est pas penchée. Personne n'a vu la fleur ; personne n'a entendu le souffle ; personne n'a senti la parfum de la fleur emportée par le souffle : il ne portait pas d'odeur.*

*Une idée. Elle n'a rien recueilli, rien créé.*

*Une rose, avec sa tige épineuse, son corps palpable, son parfum que l'on aspire et qui nous réjouit, n'est pas une idée. Et l'idée de la fleur a perdu son parfum.*

## REVUE DOMINICAINE

*Mais si la fleur était idée, par une adéquate transposition permettant à l'oubli de remplacer le mot, par la disparition idéale de la vibration ; le souffle renaissant reprendrait sa fonction première de ne rien dire mais de suggérer.*

*Un poème : une disparition totale du conteur, du raconteur.*

*Parce qu'il laisse derrière lui une traînée de feu, une onde ni lumineuse ni sonore, le poème transmet mystérieusement le fruit non encore éclos. Car la fleur éclosse a livré son secret et le souffle exhalé a rendu son arôme.*

*Le poème a livré la fleur sans sa corolle, le souffle sans sa vibration ; mais le poème, trompeuse chimère, n'a pas dit que la rose n'était plus une rose, le souffle, plus un souffle. Il a gardé sa pureté première, sa virginité toute neuve : il a donné ce qu'il ne disait pas. Il s'est tu pour parler.*

GILLES MARSOLAIS

## L'Art sacré au Canada français

Le Canadien français a par tempérament le goût de la beauté et de l'élégance. Il suffit de visiter une ville de quelque importance, de traverser la campagne québécoise pour s'en rendre compte. Les maisons sont tantôt d'un style tapageur parfois rehaussé de couleurs vives, tantôt ont l'allure d'une demeure princière. Les jeunes filles se plaisent à porter voilettes, fleurs, talons hauts et robes serrées à la taille ; de ces allures de marquises à celle de l'anachorète Jeanne Le Ber il y a sans doute un abîme, mais non l'abîme infranchissable séparant nos modernes amazones de la recluse de Ville-Marie.

David Herbert Lawrence a pressenti que le béton armé de nos grandes villes allait étouffer les élans de dévouement et de générosité chez la femme. Même si les passions ont exercé sur l'esprit de cet artiste trop délicat un effet malsain, il a tout de même raison : l'histoire contemporaine le démontre. Les responsables des usines de mort en Allemagne ont été des femmes, dont la vie était enclose dans une atmosphère de ciment et de béton armé.

Lawrence, cependant, ne pensait pas à l'Allemagne, mais à son propre pays, l'Angleterre. En s'exprimant ainsi, il imaginait le cœur d'une mère pervertie par une vie tristement écoulée dans le sombre cadre d'une houillère. Sinclair Lewis, également, a établi le rapport entre l'accablante solitude, l'aspect stérile des grandes villes modernes et le néant spirituel qu'il constatait chez leurs habitants.

De ces faits, il est raisonnable de conclure que le terrain du mal n'est pas propice à l'art, ou mieux, que ni la vertu ni la beauté ne prennent facilement racine dans le désert. Paul-Emile Borduas, le grand peintre de l'abstrait, illustre cette vérité en recherchant avant tout la générosité, la sincérité, le lyrisme. Les pages les plus noires de Dostoïevski surgissent de l'effroi que lui cause le crime : il essaie de l'analyser, de le comprendre pour mieux le dissoudre dans le feu de la pénitence.

tence et de la rédemption. Pour Bernard Berenson, l'esthéticien américain, l'art ouvre l'une des voies de la compréhension spirituelle :

*"Behind art, there must be a sense of the significant, and by spiritual significance, I mean to designate whatever affords us the prospect of easing the dead weight of matter... whatever gives us the hope that our lives will amount to some thing more than the unwinding of the coil of energy which we brought with us at birth."*

En tant que créateur et interprète de l'univers, l'artiste qui pénètre le mystère de la création devrait savoir servir la foi. C'est en ce sens que Michel-Ange a conçu son rôle d'artiste. Son architecture, sa sculpture et ses fresques sont un hymne à la gloire de Dieu. Même les sociétés les plus primitives respectent l'artiste comme un être à part. Le professeur Marius Barbeau montre que même les Indiens Haida de la Colombie Britannique considéraient leurs artistes comme mi-sorciers, mi-humains.

En route vers Joliette, un arrêt à Montréal nous permet de parcourir le Quartier Latin. En cette après-midi de fin d'hiver, la neige craquait sous les bottes, mais le soleil mettait en relief la poussière accumulée sur les vitraux du petit café de briques. En poussant la porte, une odeur âcre de cigarettes nous assaille. Nous distinguons à peine les gens : des dames, des têtes mal peignées, de grands gestes à la Lord Byron, des yeux étincelants surgissent de partout. Seul, un Anglais, calme et tout d'une pièce, paisiblement assis dans un coin, surveille toute cette « turbulente latinité ». Un garçon nous indique une table. Nous avons l'impression d'errer à travers un paysage de Dali ; trop de fumée. Une pièce trop sombre — la cave des existentialistes, sans doute ? Des filets de pêcheurs sont suspendus au plafond, aux fenêtres. Les murs sont presque noirs. Nous commandons un café, des pâtisseries viennoises. Nous apercevons au fond une grande toile, surface sombre où semblent scintiller quelques étoiles.

Le lendemain, dimanche, en quittant la grande ville, nous prenions place dans l'autobus en route pour Joliette. Le but de notre voyage était

## L'ART SACRÉ AU CANADA FRANÇAIS

une visite au R. P. Corbeil, c. s. v., promoteur de l'art sacré au Canada, et résidant au Noviciat des Clercs de Saint-Viateur.

Par sa physionomie, le Noviciat de Joliette nous rappelle les vieilles abbayes de la Normandie, de la Bretagne, de la Beauce. Souvent, pendant la guerre, ces abbayes se sont révélées, même à des gens qui n'avaient point la foi, un refuge, un symbole, la paix de Dieu. On y trouvait, en effet, le recueillement, l'accalmie au milieu des pires désespoirs.

Le R. Père Corbeil nous accueille : un homme au regard tranquille et bienveillant. Un de ses anciens élèves, M. l'abbé François Lanoue l'accompagne. La conversation s'engage rapidement sur les questions d'art. Ils nous parlent de leur récent voyage en Europe : nous discutons de philosophie, d'art, même de politique. Loin d'afficher un zèle intempestif et malvenu pour hâter notre conversion au catholicisme, ils s'intéressent à nous, sans chercher à nous imposer leur foi, d'ailleurs toute évidente dans leurs œuvres, leur façon de voir et de comprendre les problèmes angoissants de la vie moderne. M. l'abbé Lanoue est professeur au Séminaire de Joliette.

Les fouilles archéologiques entreprises sur l'emplacement des abbayes anglaises, particulièrement aux environs de York, l'intéressent, et, tout en causant des belles cathédrales anglaises, nous dirigeons nos pas vers le Noviciat. Nous traversons un cloître et par une porte lourde, nous pénétrons dans les grands corridors gris qui mènent à un patio ouvert, dallé de larges pierres noires et blanches où règne sur un fût de colonne une madone du moyen âge en pierre. Une lampe sourde jette une lumière bleuâtre et, à travers la pénombre, près de l'entrée principale, nous apparaît un immense crucifix taillé en bois. « Il fut acheté à Oberammergau », nous dit le Père Corbeil.

Impossible de décrire l'impression que nous donne l'ensemble architectural de ce monastère. Le patio est la place carrée, le carrefour de la maison où se croisent quatre corridors, dont deux sont clos par des grilles de fer finement ciselé. A travers le réseau de leur dessin une lu-

mière ambrée tombe sur les grandes dalles et les murs. Le contraste est saisissant. Il établit tout de suite une hiérarchie entre la vie des sens et la vie de l'âme, entre la solidité de la pierre taillée disposée en grandes et solides assises géométriques et la délicatesse du fer ciselé qui fleurit aux portes comme une envolée de l'esprit humain vers les choses spirituelles.

Nous montons le large escalier qui mène au balcon du Hall d'entrée ; nous nous trouvons devant un Enfant-Jésus, très simple, sculpture en bois de Sylvia Daoust. Nous oublions l'univers qui nous entoure et dont nous faisons partie. Nous nous sentons en présence du mystère de la grâce. Ce doux visage qui sourit nous est familier, puisque les traits sont ceux de quelqu'un de chez nous, voire même de l'une des étudiantes aperçues la veille dans le café des existentialistes...

Cette statue, avons-nous dit, est l'œuvre de Mlle Sylvia Daoust, l'une des premières artistes du Canada. A d'autres ont été données des voix qui leur permettent de chanter un hymne céleste ; Mlle Daoust n'a que ses mains, son imagination et sa sensibilité. Nos yeux et nos cœurs sont émus devant l'éloquente simplicité de forme de cette image.

Nous nous dirigeons vers la chapelle. Deux portes en fer martelé tracent comme des figures d'ange et de sainte. Nous sommes transportés en un lieu qu'ont déjà sanctifié la beauté et la prière. La beauté a le prestige de nous transporter ainsi d'un monde visible dans un monde invisible, impalpable, où l'homme a conscience de la toute-présence divine. L'artiste a certes atteint à la beauté véritable. Nous avons peut-être ici la clef de l'énigme du génie. Sans but, le génie erre destructeur et vagabond, jetant tout à bas... éclaboussant tout. Au contraire, discipliné, il met son imagination fabuleusement riche au service de l'ordre et de la mesure.

Le Père Corbeil nous avait dit qu'il appréciait le talent des peintres abstraits, mais il se demande où va les conduire leur art. Peut-être qu'au cours des années à venir, les artistes eux-mêmes répondront à cette question par les voies mêmes de leur art. Il suffit de constater que si le but de la peinture abstraite n'est pas encore concrétisé, le Père

Corbeil fait usage de cette même esthétique qui a pour base cette manière d'envisager les rapports visuels établis, qu'il s'agisse d'un peintre qui applique un peu de peinture à une surface quelconque ou d'un sculpteur qui entame la pierre, le bois ou moule la glaise. Il recherche les couleurs riches, éclatantes de lumière, les lignes harmonieuses, les ensembles architecturaux très simples. Le Père Corbeil ne conçoit pas que la simplicité aille nécessairement de pair avec la sévérité. Différence capitale.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les Anglais ont repeint à la chaux les fresques des églises catholiques parce qu'ils les jugeaient débordantes de sentimentalisme et de volupté. Dickens a déclaré que les intérieurs somptueux des églises catholiques de Montréal lui rappelaient les temples païens. Il exprimait un préjugé anglais, non pas contre les Canadiens d'origine française, mais plutôt contre leur patrie d'origine, la France. Dickens a pourtant décrit des caractères aussi universels que le sont ceux des sculptures des cathédrales gothiques ; tout de même, il faut admettre une certaine justesse dans ses remarques, qu'il faut éviter à la fois un embellissement fastueux des églises et une simplicité qui n'est que de la sévérité.

La simplicité que recherche le Père Corbeil n'est ni la sobriété d'une cellule puritaine ni la froideur d'une chapelle janséniste, mais un équilibre lyrique qui touche le cœur, qui comprend la faiblesse de la chair et élève tout l'être vers la présence divine. Il a trouvé une formule simple, comme le sont toujours les découvertes heureuses : celle de la lumière. Il a ouvert de très hautes fenêtres entre les arcs brisés de la chapelle du Noviciat que Marius Plamondon de Québec a garnies de vitraux d'une éblouissante splendeur. On ne saurait les comparer qu'à ceux de la Sainte Chapelle de Paris ou à ceux de Chartres. Je ne cherche pas à faire l'éloge du Père Corbeil ; il n'en a pas besoin et ne le veut pas. Je ne veux que lui rendre justice, pendant qu'il est encore parmi nous.

Dans ces vitraux, il est intéressant de signaler celui qui représente les noces mystiques de la Sainte Vierge. Sa parure de bijoux taillés dans le verre même, en captent la lumière, la fractionnent et l'irradient à la façon des étoiles qui percent le firmament de leur éclat mystérieux. Les attitudes, l'expression de Marie sont attachantes ; l'ensemble est remarquable de sensibilité et fait honneur à l'imagination du maître-verrier qui l'a conçu comme aussi à la sûreté de son métier.

S'il est vrai qu'il existe une certaine analogie entre le rouge, le feu et le sang ; entre le bleu, l'azur et la mer ou l'infini ; entre le vert, les arbres, la quiétude, le printemps ; entre le jaune, l'or, les asphodèles, les déserts ; entre la pourpre, le trône, les solennités ; entre le blanc et la pureté, Marius Plamondon, aura réussi avec bonheur à spiritualiser ces rapports, ces « correspondances » dont parle Baudelaire, en les soumettant à la discipline rigoureuse de son art.

Pendant la dernière guerre, il y eut, en France, un renouveau des formules artistiques du moyen âge. Aragon, par exemple, a abandonné le vers libre de sa jeunesse d'artiste dada, pour les ballades : celles-ci permettant une expression plus libre, plus juste de la tragédie humaine. Plamondon ne s'est assujéti à aucune de ces écoles : le roman, le byzantin, le primitif, le celtique même, si vous le voulez, qu'on trouve dans son œuvre sont le fruit de son inspiration. On peut dire qu'il a traduit en mosaïque de verre sa vision apocalyptique de la Madone telle qu'Elle lui est apparue : très jeune, un peu effrayée, consciente de son destin, donc, un peu seule, vêtue d'une longue robe d'allure byzantine. Elle montre l'Enfant qui met en fuite Satan présenté sous la forme d'un monstre qui veut le dévorer. Elle a toute la délicatesse et toute la grâce de ces dames des enluminures des vieux missels, des tapisseries des temps antiques où... « les marguerites pousoient là où elle posoit ses pieds »... ; elle marche vers nous dans l'azur du ciel et le vitrail éclate de toutes parts autour d'elle.

Le rouge prédomine dans les vitraux qui donnent sur le levant ; au contraire, c'est le bleu qui chante dans les vitraux qui donnent sur

## L'ART SACRÉ AU CANADA FRANÇAIS

le nord. Que d'évocations ! Minarets de porcelaine chatoyants de lumière ! Musique de lyres et de harpes qui s'égrène note par note enchanteresse comme l'eau qui tombe goutte à goutte, l'eau claire des fontaines dans les bassins de marbre et d'onyx ! Roses, et cerisiers en fleurs ! La fine fleur de la sensibilité, de l'intelligence arabe avait enseigné aux croisés les techniques et les disciplines auxquelles nous devons la Sainte Chapelle, Chartres et... le Noviciat de Joliette. Tout à côté de la splendeur bleue de l'un des vitraux du transept se détache sur fond rouge Rébecca à la démarche lente, grave. Rébecca épouse son bien-aimé. Marius Plamondon a égratigné sur le pan de la robe de noce « dans quinze jours, moi aussi, je serai avec Muriel »... celle qui est aujourd'hui Madame Plamondon.

Tant de beauté en agissant sur nos sens atteint jusqu'à l'âme. La beauté est un reflet de Dieu. Nous nous agenouillons, oubliant les contingences du terrible quotidien. Nous sommes en présence de Dieu.

Le Père Corbeil occupe une chambre modeste où il a réuni quelques objets d'art : une tapisserie du XVI<sup>ème</sup> siècle où les maronniers semblent croître dans une terre noire et riche ; une icône du XIV<sup>ème</sup>, une image de Madone sur fond or à la Fra Angelico ; des sculptures sur bois et sur pierre provenant d'anciennes abbayes romanes et gothiques ; des émaux et ses propres peintures à la gouache. Les grands nuages blancs des cieux gaspésiens l'ont séduit, ainsi que la profondeur de nos grandes forêts et le hurlement sauvage des grandes bourrasques s'abattant sur les fières Laurentides.

Il est de notre terre. Sa vocation ne l'a pas écarté de nous. Laïque, il n'eût pas cherché à gravir les marches d'une carrière ambitieuse. Religieux, il a été maître d'école, instituteur, oui, — assistant-supérieur et préfet des études au Séminaire de Joliette, mais les titres n'ont jamais éveillé chez lui orgueil ou vanité. Il ne s'est intéressé qu'à ses élèves. Il a étudié pour mieux enseigner, pour comprendre le monde où ces jeunes auraient eu à se frayer une carrière. Il a appris qu'il ne suffit pas de refouler son égoïsme, les besoins d'affection, de bonheur fami-

lial naturel à un cœur aussi généreux, mais s'étant lui-même oublié, il a voulu comprendre les problèmes d'autrui.

« Nous avons oublié la matière », avait-il dit au cours de nos discussions sur l'art liturgique et sacré. Il voulait dire que les peintres, les sculpteurs du XIX<sup>ème</sup> siècle et du début du XX<sup>ème</sup>, ont déformé la matière pour lui donner des expressions mièvres autres que celles qui convenaient à la nature propre du bois ou du marbre. Le marbre ne se veut pas taillé en rosettes et en rubans comme une offrande d'amoureux, mais en grandes et puissantes formes. Michel-Ange l'a compris, qui n'a jamais essayé d'en faire une fanfreluche : il l'a fait vibrer de toute l'angoisse de la Mater Dolorosa, éternellement vierge...

Cette observation du Père Corbeil se prête à beaucoup d'interprétations et en rappelle une autre : « Nous devrions aussi essayer de nous rapprocher des Anglais en ce qu'ils ont fait de mieux », en pensant sans doute à la représentation de *The Tempest* de Shakespeare, jouée par les élèves du Séminaire de Joliette, en 1949. Nous avons eu le plaisir d'entendre les meilleurs acteurs du théâtre shakespearien, mais nous n'avons jamais vu présenté avec autant d'imagination ce drame des derniers jours du poète, des derniers jours de la Renaissance anglaise.

Evidemment les jugements du Père Corbeil ouvrent la porte à des considérations d'ordre politique, national et même international.

Nous lui avons demandé s'il connaissait une église qui nous est chère, l'ancienne cathédrale de Ripon, dans le Yorkshire. « Mais oui, mais oui », dit-il : « je porte le nom de saint Wilfrid de Ripon ».

A notre tour d'être étonnée, car nous ne nous rendions pas compte que l'Eglise catholique a gardé dans son martyrologe le souvenir de tous les saints de l'Angleterre ; tout à fait à notre aise, nous avons pu lui raconter l'anecdote suivante : comment saint Wilfrid ayant l'habitude d'aller prier sur le bord de la Mer du Nord, s'égara un soir au milieu des rochers ; il faisait un froid glacial. Les phoques eurent pitié

## L'ART SACRÉ AU CANADA FRANÇAIS

de lui, dit-on, Ils s'en approchèrent, et sans qu'il s'en rendît compte l'entourèrent et lui firent une garde de protection pendant toute la nuit.

Le Père Corbeil a réuni autour de lui un groupe d'artistes qui s'occupent tous d'art sacré, comme M. l'abbé André Lecoutey, Sylvia Daoust, sculpteurs, Gilles Beaugrand, orfèvre, Marius Plamondon, maître-verrier et sculpteur, Maurice Raymond, peintre, le R. P. Maximilien Boucher, c. s. v. sculpteur et peintre. Les membres du groupe, par la variété de leurs disciplines artistiques, peuvent s'occuper de tout ce qui concerne la décoration et l'ornement des églises.

La formation même de ce noyau donne essor à un renouveau de l'art religieux au pays. L'arbre de l'art vrai prend racine dans notre bonne terre, terre vierge encore, mais généreuse qui, après les longs hivers glacials, foisonne en lis sauvages et en violettes, en fleurs de toutes sortes. Comment ces manifestations de la nature ne trouveraient-elles point une correspondance dans celle de l'art ? Les arches solides de la chapelle du Noviciat ont la solide endurance du bouclier laurentien, comme les vitraux sont les projections lumineuses de son ciel.

Un jour, les critiques se plairont à établir un parallèle entre l'œuvre du Père Corbeil et celle de Mgr de Laval qui, lui aussi et dès le début de la Colonie, a su réunir artistes, sculpteurs, orfèvres en une maîtrise d'art pour orner les églises de la Nouvelle-France. L'art du Canada français a surpassé celui de l'Amérique espagnole, alors que les ressources de celle-ci étaient plus riches et infiniment plus considérables, tout simplement parce que l'art laurentien a réfléchi une sérénité d'âme, une certaine rudesse d'expression unique dans l'histoire des Amériques. Le XVII<sup>ème</sup> et le XVIII<sup>ème</sup> siècles ont, en effet, été marqués par la violence, au Canada français, comme ailleurs. La guerre décidait alors du sort des hommes et du destin des nations.

En poursuivant notre parallèle, pourquoi ne pas rappeler l'abbé Suger dont on raconte « entre autres choses grandes et nobles qu'il fit pour le Royaume de France, qu'il appela de divers points du pays des ouvriers de toute espèce, maçons, menuisiers, peintres, forgerons,

fondeurs, orfèvres et lapidaires, tous renommés par leur habileté dans leur art, et voulut qu'ils consacraient le bois, la pierre, l'or, les diamants et toutes les autres matières précieuses à rehausser la gloire des martyrs ».

On sait que l'abbé Suger est à l'origine de l'architecture gothique, le plus bel art religieux de tous les temps. Son abbaye de Saint-Denis et la cathédrale de Chartres ont été les modèles de toutes ces hautes et lumineuses églises et abbayes du moyen âge. C'est à Chartres que M. Plamondon a non seulement étudié l'art du vitrail mais qu'il a été inspiré par toute la statuaire. Les bas-reliefs des prophètes qu'il a taillés dans les bancs de bois clair à la chapelle du Noviciat de Joliette ont la retenue et la sensibilité des immortelles statues des rois et des reines de France aux galeries de la cathédrale de Chartres. Depuis plus de mille ans on vient prier devant l'autel de Notre-Dame de Chartres et devant celui de saint Denis. Au cours des ans à venir, nos arrière-neveux viendront sans doute chercher la lumière et la consolation dans la chapelle du Noviciat de Joliette. En ce temps-là, disputes, mécontentes auront cessé comme aussi auront disparu bombes atomiques et courses aux armements, choses aussi périssables les unes que les autres.

L'abbé Suger a su appliquer les notions les plus avancées de son époque. Le Père Corbeil, artisan consacré au même service, a cherché, lui aussi, à se servir du dynamisme des jeux de masses géométriques et de l'enchantement des couleurs de l'art contemporain. Par exemple, toute l'audace de l'imagination picturale d'un Picasso ou d'un Borduas, toute l'élégance d'une sculpture de Calder se trouvent réunis dans la très belle église de Sainte-Bernadette de Hull dont le décor intérieur est du Père Corbeil. Une délicieuse jonglerie de décors byzantins et d'arches peints dans les couleurs d'un printemps français crée une ambiance de clarté, synonyme d'espérance.

Au début de nos remarques, nous avons parlé de Lawrence. Nous nous permettons, pour finir d'en citer un cri d'angoisse :

## L'ART SACRÉ AU CANADA FRANÇAIS

*“ All the lot. Their spunk is gone. Motor cars and cinemas and aeroplanes suck the last bit out of them. I tell you, every generation breeds a more rabbity generation, with India rubber tubing for guts and tin legs and tin faces. Tin people ! It's all a steady sort of bolchevism just killing off the human thing, and worshipping the mechanical thing. Money, money, money ! All the modern lot get their real kick out of killing the old human feeling out of man ».*

Dégoût ! dégoût ! de la culture mécanique déformatrice de l'âme humaine qui s'abreuve du feu des âmes. Lawrence aurait voulu que l'amour de l'homme pour la femme fût la solution de ce problème.

Le problème n'est pas encore résolu. Néanmoins, cet ordre qu'impose un artiste de chez nous aux extravagances de l'art contemporain nous indique une voie. Ordre, expression d'une discipline sévère, éclairée. La chapelle de Joliette indique une solution aux problèmes philosophiques de l'art contemporain. Dans l'ordre des idées politiques, sociales et économiques, l'Eglise réussira-t-elle à indiquer une direction à suivre non seulement à ses fidèles, mais au monde entier !

Joséphine HAMBLETON

## Service social personnel et familial

En Amérique, les principes et les institutions démocratiques ont joué et jouent encore un grand rôle dans la création et le soutien des organismes sociaux chargés de répondre aux besoins et aux problèmes de bien-être social qui naissent sans cesse des extraordinaires complications de la vie économique et sociale. Ces services sociaux, publics et privés, forment aujourd'hui une solide institution sociale dont l'évolution fut ici même excellemment évoquée par M. George Davidson<sup>1</sup>. C'est ce que, depuis près de cent ans, nous avons pris l'habitude d'appeler le Service Social.

A l'intérieur de cette institution on trouve cependant une activité professionnelle nouvelle qui, elle aussi, porte le nom de Service Social. Dans cette acception, le service social s'occupe, d'une part, de voir à ce que les organismes sociaux répondent le mieux possible aux besoins d'une collectivité et des groupes dans cette collectivité, et, d'autre part, de voir à ce que les personnes et les familles puissent trouver le bien-être social par l'utilisation adéquate des services et par l'exercice des relations fondamentales. Le Service Social peut donc agir, en vue de leur bien-être, sur les collectivités, sur les groupes et sur les personnes. Au près des deux premières, il emploie deux méthodes professionnelles qu'il appelle : Organisation communautaire et Service social des Groupes.

Mais le Service Social a aussi comme fin professionnelle de s'occuper individuellement des besoins sociaux de toute personne qui a recours à ses bons offices. Il peut aider ces personnes à se servir elles-mêmes des ressources que la société leur procure ; il peut les assister lorsqu'elles ne sont pas capables d'entrer elles-mêmes en rapport avec ces ressources ; il peut aussi servir d'agent pour procurer les ressources sociales adéquates à chaque personne incapable de le faire elle-même, qui désire cette assistance et qui en a besoin. Il peut enfin, lorsqu'un

1. Cf. *La Revue Dominicaine*, avril, 1955.

obstacle, un problème, s'oppose — soit dans leur milieu, soit en elles-mêmes — à l'établissement de relations normales, traiter les personnes ou les familles de sorte que l'obstacle soit contourné ou enlevé et que ces personnes ou ces familles puissent avoir elles aussi les échanges sociaux indispensables ou utiles à leur bien-être.

Le Service Social emploie alors une méthode d'assistance individuelle connue sous le nom de Service Social Personnel ou Service Social Familial, et peut-être mieux connue encore, du moins dans les professions voisines, sous le nom américain de « *Casework* » social. Pour éviter certaines confusions, et parce que les Français emploient couramment cette dernière expression, c'est celle-ci qui sera utilisée uniquement dans le cours de cet article. En France, on dit « le *Casework* américain » pour le différencier du service social personnel et familial jusqu'ici pratiqué dans la plupart des pays d'Europe. Depuis la dernière guerre, le *casework* est d'ailleurs en train de s'implanter dans tous les pays libres d'Europe, particulièrement en Grande-Bretagne, en Hollande, en Belgique, en Italie, en Suisse, en France. Au Canada, le *casework* se pratique couramment depuis au delà de quarante ans. Il peut donc être intéressant de connaître ce récent mode d'assistance et de traitement social en le suivant dans son évolution historique au long des quelques pages qui suivent.

*Les précurseurs.* — C'est vers le milieu du siècle dernier que se multiplièrent aux Etats-Unis les œuvres privées de « bien-être de la famille » et de « bien-être de l'enfance », ainsi qu'on les appelait. Ces œuvres étaient devenues nécessaires par la condition pitoyable faite aux ouvriers et à leurs familles avec l'avènement de l'Age de l'Industrie, le développement monstrueux des grandes villes, les migrations d'immenses populations vers les centres industriels peu préparés à les recevoir, ainsi que les millions d'immigrants destinés à enrichir le patrimoine américain.

Au début, ces œuvres n'avaient aucune autre fin que d'exercer la charité, de soulager les misères évidentes et aiguës, sans aucun but avoué de relèvement, de rajustement social. En 1842, pourtant, à New-York,

une société fut fondée dans le dessein d'améliorer le sort du pauvre. Bientôt d'autres villes imitent le désir à la fois chrétien et démocratique d'aider efficacement, de relever, de donner à chacun l'opportunité de s'adapter à la vie de la grande ville et de participer selon ses besoins et ses aptitudes aux ressources qui se développaient aussi dans ces grandes collectivités. Mais ce dessein, confus et vague au début, ne s'est précisé qu'au cours de plusieurs décennies de patiente et dévouée pratique de la charité et d'enthousiaste participation aux mouvements de « *social reform* » (travail des enfants, protection, délinquance, maladies mentales) qui ont caractérisé aussi la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle aux Etats-Unis. Ce sont là les premières racines américaines du casework. Mais qui peut dire ce qu'il doit à l'Europe, à l'Angleterre, à la France ?

Quelques noms sont connus. Pour ne pas quitter le XIX<sup>e</sup> siècle, citons en France, l'universitaire Frédéric Ozanam qui, dès 1833, avait découvert que ce dont le pauvre a besoin — plus encore que d'aumônes — c'est d'avoir des amis qui le visitent, qui le comprennent, qui lui apportent la richesse de leur sympathie compréhensive, de leurs connaissances générales ou pratiques, de leurs relations sociales. Ainsi le principe si important de l'ami, de la *relation bienfaisante, meilleure que l'aumône*, le fameux « *not alms but a friend* » si souvent cité, et prononcé dans le dernier quart de siècle par la grande pionnière anglaise du service social, Octavia Hill, ce principe nous le trouvons pratiqué cinquante ans plus tôt par Ozanam et ses disciples. Ainsi encore, l'aumône considérée *comme instrument* de relèvement et non comme but, nous en retraçons le principe dans une lettre d'Ozanam, du 27 avril 1838<sup>1</sup>.

« Or la destinée principale de ces secours est de nous assurer une influence morale ; c'est le désordre intérieur des maisons indigentes qu'il faut réparer, c'est l'éducation et le placement des enfants qu'il faut surveiller, ce sont beaucoup de douleurs à soulager, et plus encore, de vices à détruire. C'est un long ouvrage dont les progrès demeurent souvent inaperçus ».

Nous savons encore que les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul s'établirent aux Etats-Unis dès 1845 (1846 au Canada) et qu'elles con-

1. Manuel de la Société Saint-Vincent-de-Paul, *Lettres et Circulaires des Présidents*, édition 1934, p. 214.

tribuèrent à diffuser les pratiques suivantes chez les visiteurs des familles : la connaissance de la famille et sa confiance gagnées par l'établissement de la continuité des contacts, *en vue de relever cette famille, de l'instruire ; l'enquête systématique mais individualisée ; l'emploi des ressources communautaires et des démarches du visiteur pour améliorer le milieu familial* ou le milieu de travail. Nous savons aussi qu'en Angleterre, lorsque Thomas Chalmers entreprit de faire l'organisation des sociétés de charité vers 1850, il y avait été encouragé pour avoir connu et vu travailler des disciples anglais d'Ozanam.

\* \* \*

D'Angleterre venait aussi Octavia Hill à qui nous devons la grande impulsion donnée, à Boston surtout, aux visites dans les familles : le soin qu'elle eut d'insister sur *l'importance de rapports écrits* de ces visites et l'étude subséquente de ces rapports. C'est ce début de méthode qui permit peu à peu de *reconnaître l'individu*, la personne, à *travers le groupe* de la famille indigente et de commencer à pressentir le *besoin* qu'avait cette personne de *relations sociales*. A cause de ces rapports écrits, on voyait vivre des personnes, avec leurs traits de caractère qui les distinguaient les unes des autres dans le groupe familial, avec chacune, leurs besoins différents des autres. On commençait donc à retracer l'être humain à travers le verre embué des vieux préjugés de classe dont n'étaient pas dégagés les visiteuses. Mais le rapport écrit et subséquemment analysé était un effort de dégagement, un pas vers *l'objectivité*.

Déjà se faisait jour le grand *principe d'individualisation* sur lequel allait s'appuyer d'abord le Casework et d'où il tirerait son nom et sa principale caractéristique. L'individualisation veut que chaque cas soit traité d'une façon particulière, parce que chaque personne et aussi chaque famille a sa propre façon d'envisager ses difficultés, les pires comme les moindres. Pour l'aider efficacement, il faut donc essayer de la voir, cette personne, cette famille, essayer de la comprendre, de saisir quel est son besoin à elle, pas seulement celui de sa classe.

Vers 1880, les « *friendly visitors* » se comptaient par milliers aux États-Unis. Un grand nombre avaient déjà consenti à y consacrer tout leur temps. Certaines œuvres avaient commencé à en employer un certain nombre qui prirent le nom de « *Social Worker* ». Toutes les « *family Welfare Associations* » s'appliquaient à travailler à la ré-adaptation sociale de chaque membre de la famille en cherchant, comme le leur recommandait Octavia Hill, à connaître le caractère de chaque personne, avec ses qualités et ses défauts ainsi qu'on disait alors. Mais, écrivait Miss Hill :

« Connaître le caractère de quelqu'un c'est plus que de savoir si un homme est ivrogne ou si une femme n'est pas honnête : c'est connaître les passions, les espoirs et l'histoire des gens ; à quel endroit la tentation les touchera, quel plan ils ont fait pour leur vie, ou quel plan ils feraient s'ils recevaient quelque encouragement ; quelle éducation ils peuvent avoir reçue au cours de périodes anciennes de leur vie ; comment les émouvoir, les toucher, les enseigner ».

Nous trouvons ici un point de l'évolution de l'une des plus anciennes techniques d'assistance, celle de l'enquête en vue de connaître le degré d'indigence, d'établir le besoin matériel. Ici, le but et la matière ont changé. Suivant le conseil de Miss Hill, — et le même, quarante ans plus tôt, d'Ozanam, — cette technique devient le *procédé de l'histoire sociale*, pour chaque personne qui est l'objet d'une assistance de casework. C'est l'histoire personnelle et celle de la famille, afin de comprendre les problèmes dans leur ensemble, pour mieux aider. Ce procédé évoluera de nouveau trente ans plus tard, mais le principe et l'utilité en sont ici bien établis.

De plus, à la même époque, les premiers rapports écrits étaient devenus le *dossier social*. On notait avec soin toutes les données acquises, les traits observés, les paroles échangées, les démarches faites. Puis on observait leurs résultats, bons ou mauvais, qui étaient aussi notés dans les précieux et volumineux dossiers.

Après une vingtaine d'années de ces pratiques, paraît en 1889 le premier ouvrage de Mary Richmond, sociologue et travailleuse sociale qui alliait à l'instinct de la recherche le don de synthèse et l'enthousiasme que donne l'amour d'un métier comportant l'amour efficace de

son prochain. C'est elle qui, près de vingt ans plus tard, a voulu codifier le casework comme méthode dans son célèbre « *Social Diagnosis* ». Son premier ouvrage traitait de la visite dans les familles indigentes. Pour la première fois il est fait mention de l'importance de la relation entre le visiteur et la famille.

« Faire des visites d'amitié (aux pauvres), écrit-elle, cela signifie (prendre) connaissance intime et continue des joies, des peines, des opinions, des sentiments, des points de vue sur la vie, d'une famille pauvre. Le visiteur qui possède ceci ne fera vraisemblablement pas d'erreur ni dans l'assistance, ni dans aucun détail ; celui qui ne le possède pas est à peu près sûr de se tromper lourdement dans les relations qu'il aura avec les membres de la famille ».

A cette époque, c'est-à-dire entre 1890 et 1900, la connaissance sociologique de la famille fit aussi de grands progrès aux Etats-Unis. Le casework familial s'était lui-même enrichi de toutes ses observations sur les relations et les responsabilités sociales des familles qu'il visitait. Il savait maintenant que la famille du pauvre, tout en étant une famille nécessiteuse et souffrante, conserve sa composition naturelle de petit groupe social qui évolue — selon les lois générales — qui a ses relations, qui doit avoir des rapports naturels, comme les autres familles, avec la communauté sociale où elle vit. Les travailleurs sociaux possèdent ces données. Ils les analysent. Si les connaissances psychologiques sont encore en ébauche, peut-on du moins essayer de comprendre et d'analyser les rapports sociaux, analyser même comment se fait, dans chaque famille, le partage des responsabilités entre chacun des membres. On peut aussi essayer d'y chercher des causes aux problèmes, du moins dans le milieu familial. On sait que la famille est soumise à des influences saines ou malsaines et que chaque famille possède des forces et des faiblesses. On ne comprend pas encore les raisons profondes de ces forces et de ces faiblesses et l'on ne possède pas encore les moyens de saisir le jeu et la valeur dynamique des relations à l'intérieur de la famille même. Mais les travailleurs sociaux continuent à noter leurs observations. De plus, ils ont maintenant découvert les statistiques. Ceci leur permet, dès le début du siècle, de préparer et de publier des analyses de données provenant de leurs dossiers.

*Service social de l'enfance.* — Parallèlement aux œuvres familiales, se développaient, à la même époque, les sociétés de bien-être de l'enfance. Les travailleurs sociaux y utilisaient les mêmes procédés d'entrevues, de visites, d'histoire sociale, de dossiers d'observation où l'on notait de plus l'utilisation de ressources diverses pour assister, protéger, placer, orienter dans la vie, les enfants moralement ou physiquement, temporairement ou définitivement privés de leurs parents. Chaque cas était étudié avec soin et le travailleur social ne portait un jugement et ne prenait une décision qu'après avoir consulté famille, médecins, éducateurs, et s'être assuré la coopération de ceux qui pouvaient concourir d'une façon globale au bien-être de l'enfant.

*Service social médical.* — Et c'est parce qu'un certain médecin fit partie du conseil d'administration d'une de ces sociétés de bien-être de l'enfance, c'est parce que, pendant dix ans, il vit les travailleurs sociaux à l'œuvre, que s'établit, en 1905, le premier service social d'hôpital. Ce médecin, c'était le docteur Richard C. Cabot, de Boston : il a laissé son nom à la fondation du service social d'hôpital — ou service social médical — non seulement en Amérique mais en Europe. Cette expérience de travail avec les médecins eut aussi une grande influence sur le développement de la méthode de casework.

Ici encore on peut retracer l'inspiration indirecte d'un Français, le docteur Albert Calmette, de Lille, fondateur des dispensaires anti-tuberculeux. En 1902, le docteur Cabot rentrait de France, très impressionné par l'œuvre du docteur Calmette, surtout par la visite domiciliaire de l'infirmière : c'est-à-dire par la *nécessité de contacts avec le foyer* pour rendre efficace et complet le travail du dispensaire. Il avait aussi relevé d'autres idées : la recherche des enfants menacés de T. B., et l'avantage de séparer l'enfant du milieu dangereux, grâce aux *foyers nourriciers* de l'œuvre du docteur Grancher. Il se rendit compte que les travailleurs sociaux pourraient appliquer leurs méthodes de la visite familiale pour des problèmes de santé comme pour des problèmes économiques ou des problèmes de protection d'enfants.

Aussi, lorsqu'il organisa le service social au *Massachusetts General Hospital*, à Boston, y voyait-il « un moyen puissant pour obtenir de meilleurs diagnostics et des traitements plus efficaces », écrit sa première collaboratrice en casework, Ida M. Cannon. Et ce sont les travailleuses sociales, non les infirmières, qu'il chargea d'appliquer les pratiques du docteur Calmette, en les étendant à tous les problèmes concernant à la fois la maladie, le malade et son milieu familial.

Cette franche et intime collaboration entre médecins et travailleurs sociaux, premier travail d'équipe entre une très ancienne profession et une profession à peu près naissante, devait produire chez cette dernière un affermissement de la méthode par la clarification de ses trois principaux procédés. L'histoire sociale, l'observation sociale des cas, prenaient une importance nouvelle du fait qu'il fallait rapporter au médecin des données plus approfondies sur certains points spécifiques ; de même le diagnostic et le traitement social, c'est-à-dire l'opinion du travailleur social sur la situation du milieu familial et sur le travail à entreprendre en rapport avec le patient. Ces deux derniers procédés doivent leur désignation justement à l'emploi qu'en faisait en ce sens le docteur Cabot lui-même. C'est lui, en effet, qui écrivait au sujet des travailleurs sociaux : "*In schools, hospitals, factories, courts, and in the home visiting carried out in connection with them one can discern the two great branches of work which in the medical sphere we call diagnosis and treatment*".

*Les Cours des jeunes délinquants.* — Une autre influence devait permettre au diagnostic social de faire un nouveau pas en avant au début du vingtième siècle : ce sont les Cours des Jeunes Délinquants, établies aux Etats-Unis depuis 1899. Les travailleurs sociaux y avaient été appelés dès le début comme officiers de liberté surveillée. Ils connurent de ce fait un autre genre de travail d'équipe qui ne tarda pas à enrichir leurs techniques. Ils y gagnèrent tout d'abord de porter encore plus d'attention à la valeur de la personne humaine, en constatant le respect dont celle-ci est entourée à la Cour, même cette petite personne de

l'enfant délinquant et malheureux qu'on avait certes beaucoup trop négligée jusque-là, mais à qui on accordait maintenant l'audience séparée, un juge spécialisé, puis une décision prise, après consultation, en considérant uniquement le bien et l'avenir de l'enfant dans la connaissance globale de son milieu familial et de sa responsabilité. Le juge des enfants exigeait du travailleur social, en plus de l'histoire de la famille, l'histoire du comportement de l'enfant, son histoire de santé, son histoire scolaire et la connaissance de son voisinage. Par ailleurs, le travailleur social-officier-de-surveillance devait préparer avec soin sa consultation avec le juge en formulant un diagnostic social indiquant les causes probables du comportement de l'enfant, soit en lui-même, soit dans son milieu. Il devait aussi présenter l'ébauche d'un diagnostic dans les recommandations qu'il faisait concernant l'avenir de l'enfant.

\* \* \*

Aux alentours de 1910, le casework social était pratiqué par des milliers de personnes en Amérique. Celles-ci pouvaient maintenant prendre une formation appropriée dans des écoles professionnelles et elles s'exerçaient dans une certaine variété de cadres. La fonction sociale de cette nouvelle méthode de service et d'assistance était généralement reconnue ; et l'un des pionniers de l'éducation en service social la définissait ainsi : « une tentative pour diviser le grand problème (social) en unités et pour travailler ces unités avec efficacité et compréhension ». Ces unités c'étaient les familles, clientes des travailleurs sociaux. L'unité de travail était donc, pour le casework social, la famille vue comme milieu social primaire où évoluaient des personnes avec leurs problèmes de pauvreté, d'ignorance, de comportement social. Ces personnes, on les distinguait assez clairement avec leurs relations, leurs responsabilités, leurs aspirations et leurs difficultés. On ne saisissait pas, cependant, autrement que par éclairs intuitifs, le pourquoi des façons d'agir et le véritable jeu de rapports entre les diverses personnes d'un milieu familial donné. Le travailleur social avait tout de même accumulé un trésor d'informations et d'observations sur la vie familiale. Sa méthode de

travail lui permettait de formuler un *diagnostic social* dans chaque cas puis d'*instituer des mesures pour assister, soutenir, relever*, selon le besoin établi par le diagnostic.

C'est cette méthode de travail social dont Mary Richmond établit les points fondamentaux et le caractère de commune pratique dans "*Social Diagnosis*", écrit entre 1911 et 1917. Cet ouvrage, préparé avec la collaboration des plus éminents travailleurs sociaux de cette période, résume bien les connaissances, les procédés et les techniques accumulés au cours de plusieurs décennies de travail social. Cependant, lorsqu'il parut, et malgré son très grand succès de librairie et ses constantes rééditions qui prouvent son intérêt réel et sa valeur documentaire, cet ouvrage était déjà dépassé par la pratique.

*Les cliniques psychiatriques.* — C'est que la méthode de Casework social subissait, pendant cette même période, c'est-à-dire entre les années 1910 et 1920 — et presque sans s'en apercevoir — l'influence la plus bouleversante de toute son évolution : celle de la psychologie dynamique et de la psychanalyse.

Après le passage de Sigmund Freud en Amérique, en 1910, et la traduction en anglais de ses principales œuvres, vint le développement extraordinairement rapide des cliniques psychiatriques, surtout celles pour enfants. Les travailleurs sociaux firent tout naturellement partie de la nouvelle équipe, composée du médecin psychiatre, du travailleur social et du psychologue technicien. L'ébranlement donné aux techniques jusqu'alors pratiquées en service social fut considérable.

Et voici pourquoi : grâce à la psychologie nouvelle et à la psychanalyse le casework social découvrait enfin l'importance et la véritable signification des *facteurs émotifs* dans la personnalité et par conséquent dans la conduite et dans les relations. Il pouvait enfin expliquer à lui-même une infinité d'observations notées, le pourquoi d'attitudes professionnelles adoptées et gardées au cours de quarante années de pratique tout simplement parce qu'elles obtenaient de bons résultats : par exemple la continuité dans les entrevues, le rôle de la relation de travail avec la

personne-cliente, les attitudes adoptées afin d'amener celle-ci à s'aider elle-même, l'emploi des secours ou d'autres ressources pour soulager temporairement de trop fortes inquiétudes. Il comprenait maintenant le côté psychologique des comportements familiaux, les rôles, les responsabilités acceptées ou rejetées, les attitudes sociales ou antisociales chez les personnes de tout âge : toutes choses qu'il connaissait mais que, jusqu'alors, il n'avait pu s'expliquer que du point de vue sociologique ou moral. Humbles et enthousiastes à la fois devant ces connaissances et ces techniques si précieuses pour éclairer leur propre méthode de service social, les travailleurs sociaux les adoptèrent bientôt, dans les écoles professionnelles et la pratique, comme la base scientifique de leurs procédés de travail.

*Le casework social.* — C'est ici que le « casework américain » se sépare des méthodes européennes qui en sont demeurées aux bases sociologiques de cette pratique d'assistance et de traitement social. Dès 1922 Mary Richmond acceptait les nouvelles sciences psychologiques puisqu'elle basait sa célèbre définition du casework social sur le *développement de la personnalité* : « Ces procédés qui développent la personnalité en rajustant, consciemment et individuellement entre eux l'homme et son milieu social ».

En 1949, notre compatriote et distingué collègue, le R. P. Swithun Bowers, donnait lui aussi une célèbre définition du casework social tel qu'il se pratique aujourd'hui : « Un art qui, se basant sur la science des relations humaines et sur une habileté spéciale à les utiliser, mobilise les capacités de la personne et les ressources appropriées de la société en vue d'une meilleure adaptation du client avec son milieu total ou une partie de celui-ci ».

Entre ces deux définitions, il y a plus que vingt-sept ans de calendrier. Il y a l'histoire intense et quelque peu tragique d'une révolution dans la méthode, où l'on pourrait voir le casework social, porté par le mouvement de balancier si souvent observable dans l'histoire des doctrines ou des méthodes, abandonner presque entièrement son ancienne

unité de travail, la famille, pour s'intéresser exclusivement à la personne. On l'a vu de même oublier les anciennes méthodes d'approche qui lui étaient propres et mettre tout son effort non seulement à absorber les connaissances de la psychologie profonde qui lui étaient devenues nécessaires, mais à pratiquer certains procédés de la psychothérapie. Ceci s'explique jusqu'à un certain point par la situation faite aux travailleurs sociaux dans les cliniques psychiatriques. A cause du travail pressant, à cause du nombre encore restreint des psychanalistes et parce que la préparation professionnelle des travailleurs sociaux les désignait, sous certains rapports, comme les auxiliaires naturels des psychothérapeutes, la collaboration du début entre des professions bien distinctes s'était insensiblement transformée. Par la force des circonstances les travailleurs sociaux se voyaient confier des responsabilités professionnelles qui n'étaient pas les leurs et où l'approche traditionnelle de service social était complètement délaissée. Le casework social semblait vouloir s'effacer devant la psychothérapie.

Mais le casework allait se ressaisir. Depuis une vingtaine d'années, le mouvement de balancier a repris dans le sens du casework traditionnel. Enrichi de l'expérience des vingt à vingt-cinq ans qui venaient de s'écouler, son effort se portait maintenant à une analyse critique de son expérience à la lumière de ce qui avait été acquis avant cette aventure. C'est une analyse qui n'est pas terminée, non plus que la discussion sur la psychiatrie et le casework. Pourtant, le casework social sait, aujourd'hui, quelle approche et quelle méthode lui sont propres et lui permettent de couvrir un champ professionnel où il peut, sans timidité, rencontrer les collègues des professions voisines soit pour les consulter, soit pour apporter son concours, soit pour leur recommander des cas.

Sa méthode c'est, fondamentalement, celle que nous avons vu poindre et se développer à travers ces pages. Elle est seulement profondément affirmée par la nouvelle science psychologique. Grâce à celle-ci le *diagnostic psycho-social* peut maintenant saisir les causes du comportement et de l'action réciproque du milieu sur les personnes et des personnes

sur leur milieu. D'autres professions utilisent, mais différemment, la même compréhension parce que leurs fins professionnelles sont aussi différentes. Leur approche, leurs méthodes de traitement le sont donc aussi. L'approche du casework demeure bien caractéristique. C'est toujours en partant de l'environnement qu'il se rend jusqu'aux personnes. C'est toujours à cause de problèmes du milieu social que les personnes viennent dans les agences où il se fait du casework ; et le traitement de casework porte d'abord sur le milieu social, puis sur la personne par rapport à son milieu.

A cause de cette approche et de cette méthode, le casework social ne peut s'empêcher d'être constamment en rapport avec la famille. Son champ de travail c'est vraiment et essentiellement la famille dans ses problèmes intra-familiaux et sociaux. Ils n'ont donc pas tort ceux qui voient dans les travailleurs en casework social les spécialistes de la famille. Souhaitons qu'à ce titre ceux-ci trouvent le secret d'intégrer de façon définitive leur précieux héritage de connaissance et de traitement des relations familiales et des rapports sociaux : peut-être dans l'élaboration d'un *diagnostic familial* qui viendrait compléter le diagnostic psycho-social. Ce pourrait être le prochain tournant de l'évolution d'une méthode de service social qui, selon l'expression de Charles Blondel, a rétabli le dialogue de l'homme avec l'homme — indispensable à toute relation humaine — et que le bruit des machines et celui plus terrible encore des bombes rendent bien difficile depuis quelques générations.

Hayda DENAULT

*professeur de casework social  
Ecole de Service Social,  
Université Laval.*

Québec, mai 1955.

## L'écologie et son intégration dans le dynamisme universel

J'ignore encore si mes commensaux philosophes — commensaux occasionnels d'un samedi midi — ont finalement convenu de considérer l'homme, organisme vivant, et la sociologie, science des groupements humains, comme faisant partie du domaine de l'écologie<sup>1</sup>. Mais le gros de leur bataillon étant dispersé par l'appel du cours de philosophie de deux heures, voici, rapportées ici brièvement, sous forme de corollaires<sup>2</sup>, quelques idées complémentaires en marge du domaine de l'écologie et de son réalisme dans la compréhension du dynamisme universel, que j'échangeai sur place et sans plan préétabli avec un honnête homme (sens XVIIIe siècle), qui avait assisté, discrètement amusé, au débat. J'y allai plutôt librement, car j'eus tôt fait de me rendre compte que mon interlocuteur, d'une part homme de culture, avait d'autre part con-

1. Voir, dans le numéro de mai 1955 de la *Revue Dominicaine* un article du même auteur sur *L'écologie et son domaine*. — N. D. L. R.

2. Qu'on veuille bien excuser et pardonner la longueur et le nombre de ces corollaires. Ceci est dû à une influence subie dans le passé. Ayant entrouvert, il y a déjà de cela plus de deux décennies, un austère manuel moderne de philosophie — je précise pour ne pas être mal compris : un « manuel moderne », « moderne » dans le temps, i.e. récent, et le terme « moderne » s'appliquant à « manuel » et non à « philosophie » — pour ceux-là que la chose intéresse : *Elementa philosophiæ aristotelico-thomisticæ*, auctore Ios. GREDT, O. S. B., *editio quinta, Friburgi Brisgoviae 1929, Herder & Co., Typographi editores pontificii* — ayant donc entrouvert cet austère manuel, j'ai aperçu, si mes souvenirs sont exacts, à la suite de l'énoncé, de l'exposé et de la démonstration des savantes thèses, de nombreux corollaires et scholions, le tout surbardé de notes infrapaginales — corollaires, scholions et notes infrapaginales mesurant parfois en longueur et en profondeur plusieurs fois la longueur et la profondeur de l'énoncé, de l'exposé et de la démonstration de la savante thèse. Je ne suis pas retourné depuis lors à l'austère manuel pour vérifier l'exactitude de mon souvenir actuel : je préfère dans le moment le garder tel quel, pour l'unique raison que, dans le moment, tel quel, il m'est utile. Que les philosophes me jettent la pierre, s'ils estiment que je me suis indûment laissé influencer par l'un de leurs camarades. Toutefois, je dois vous dire que, personnellement, je n'ai pas été tellement scandalisé par la longueur des corollaires, scholions et notes infrapaginales de l'austère manuel. L'homme, animal raisonnable, ratiocine. C'est son acte propre à lui. Pouvant exercer l'opération, on est en droit d'inférer qu'il en possède la faculté (au sens des philosophes). Cette faculté (dite discursive) les philosophes, plus que les autres (du moins eux-mêmes nous l'affirment) la cultivent et l'exercent (comme font les athlètes qui veulent devancer tous leurs rivaux dans les concours olympiques). Chez certains philosophes (comme on dit en langage philosophique moderne, chez ceux qui ont la bosse) le moulin décuratif ou faculté ratiocinante fonctionne sur roulement à bille : une fois lancé, on est un peu inquiet, on désespère même un peu, de le voir jamais s'arrêter. Ces philosophes ont vraisemblablement contribué à accréditer dans les milieux universitaires le terme de « facultés parlantes » pour désigner les « facultés sèches ».

servé jusqu'alors — ou reconquis — son bon sens naturel jusqu'au point de ne point médire de la philosophie traditionnelle. (Intérieurement, pour cette dernière raison et sans me croire indûment flatteur, je payai à mon interlocuteur le compliment d'être parvenu à l'âge adulte).

COROLLAIRE POUR TOUS

Dans le royaume de Dame Nature, tel qu'il nous apparaît sur la planète Terre, on n'a repéré à date aucun organisme vivant qui, en fait, n'entretienne des échanges constants et ne vive en étroites relations de dépendance avec d'autres organismes de même espèce ou d'espèces différentes. Le Bernard l'Hermite, pour se loger — ou plus exactement pour se protéger contre ses ennemis : donc mesure pour maintenir à l'état potentiel les ambitions voraces de ses prédateurs — se glisse, suivant les progrès et la mesure de sa taille, dans la coquille d'emprunt abandonnée par un congénère, ou dans la dépouille mortelle d'un autre mollusque gastéropode. Là, à l'affût, il chasse activement plancton et autres petits organismes. Il se déplace pour gagner, lui et sa carapace d'emprunt, les endroits qu'il estime les plus confortables et les plus avantageux, l'habitat physique qui lui convient le mieux ou lui plaît davantage, et les gras pâturages où sa nourriture terrestre, faite d'organismes vivants, est la plus délectable, prometteuse, assurée et abondante<sup>1</sup>. Pour un hermite, né pauvre et nu comme un ver, il n'est guère détaché des biens méprisables de ce monde. Il faut reconnaître cependant que c'est une condition nécessaire de sa nature misérable, condition à laquelle il doit condescendre et se plier, si d'une part il veut échapper aux prédateurs qui le guettent, et si d'autre part il tient à occuper sa niche<sup>2</sup> dans la biosphère terrestre et vivre sa vie.

1. « En somme, le Bernard l'Hermite collabore activement aux desseins de la Providence et sait habilement se placer dans les bons courants... d'eau », m'a fait observer, non sans humour, mon interlocuteur. Le sachant homme de culture, j'y ai vu aucune allusion discrète et lointaine au mot d'humour « classique » : « L'Esprit souffle où il veut, mais il y en a qui savent mieux que d'autres se placer dans les courants d'air ».

2. Je reviendrai un jour sur la notion de *niche* et d'*habitat* en écologie.

Au niveau inférieur de la vie végétale ou de la vie protistologique, on peut théoriquement concevoir un organisme qui, théoriquement, se suffise à lui-même, à condition que cet organisme possède, d'après les données actuelles de nos connaissances, la fonction chlorophyllienne, ou capacité de synthèse des protéines vivantes à partir des éléments minéraux, qui, assistée du concours énergétique solaire ou extraplanétaire, constitue le pont, le passage ou la montée triomphale, entre la matière non vivante et la matière vivante. Tous les végétaux munis de chlorophylle exercent cette fonction. Les protistes, en autant qu'ils possèdent de la chlorophylle, l'exercent également. Toutefois, un organisme hypothétique tel que postulé, à moins qu'il ne soit créé ou qu'il surgisse de toute pièce (« ad hoc » disent les philosophes), serait entaché dès sa naissance d'un péché originel de dépendance (*omnis vivens ex vivo*) ; il devrait de plus être immortel, car autrement, ne devant, pour convenir au postulat, ni produire ni laisser de descendants, il n'irait pas loin dans la quatrième dimension temps.

Au niveau animal, la relation de dépendance est inscrite dans la nature même de l'organisme vivant : elle est absolument nécessaire. Tous les animaux supérieurs ont besoin des plantes — c'est le cas des *herbivores*, ou mieux des *plantivores* — ou d'autres animaux — c'est le fait des *carnivores* — pour s'alimenter et survivre. La notion de désert est une notion relative, une notion à gradients. Dans le désert absolu — v. g. le désert lunaire — il n'y a pas de vie végétale et à plus forte raison pas de vie animale, du moins pas de vie organique telle que nous la connaissons. Partout où il y a vie, le désert n'est assurément pas total.

Au niveau de l'animal dit raisonnable, il n'y a pas de Thabor si élevé ni de tour d'ivoire si fermée, qui puissent libérer entièrement le mystique ou le savant de leurs relations de dépendance avec les autres êtres vivants. Même le métaphysicien — pour demeurer sur le plan naturel — qui se complaît à chevaucher les espaces intercosmiques sur la fusée de l'être en tant qu'être propulsée par l'analogie et alimentée par

les transcendants, reprend conscience de lui-même sous la poussée des besoins de son organisme et revient, l'heure de la soupe sonnée, s'attabler avec nous et exercer avec nous, humbles mortels, sa fonction de prédateur.

La mathématique, la science abstraite par excellence pour les scientifiques modernes, qui nous affirme ou plus exactement nous laisse croire à nous profanes qu'elle dépasse en abstraction la métaphysique traditionnelle<sup>1</sup>, se promène sur notre planète sur une paire de jambes concrètes, trace à la craie sur le tableau noir des symboles pour s'exprimer, et jongle<sup>2</sup> béatement<sup>3</sup> le soir au coin du feu cigarette au bec et en pantoufles. Sans relations de dépendance avec d'autres êtres vivants (relations interspécifiques et intraspécifiques) la race des mathématiciens disparaîtrait, et la mathématique elle-même, faute de continuité dans la série temporelle des porte-flambeaux, choirait dans le vide et tomberait à néant. Bientôt elle ne serait plus pour la race des humains terrestres qu'une pièce curieuse de la collection des fossiles du musée des sciences du passé.

Les biologistes — que les physiciens et les chimistes me pardonnent de faire passer avant eux les adeptes des sciences dites naturelles : c'est la faute aux philosophes de la philosophie traditionnelle qui estiment que l'être vivant en soi est d'une essence supérieure à la matière inerte — les biologistes et tous ceux qui à un titre quelconque s'intéressent directement aux manifestations de la vie organique, ne font aucune difficulté d'admettre les interrelations multiples et complexes entre les êtres vivants : *Omnis vivens ex vivo*. Les porteurs de chlorophylle exceptés, *omnis vivens vivit ex vivo*. D'aucuns cependant, engoncés dans une spé-

1. Malgré les affirmations ou prétentions de ses sectateurs ou séides, il y en a encore qui n'arrivent que très malaisément à se convaincre que la mathématique moderne ait vraiment réussi à surpasser et à déclasser la métaphysique. Il y en a même qui poussent l'irrespect scientifique jusqu'à se demander si Voltaire, qui avait incontestablement du génie, n'avait pas en vue ou pressenti la mathématique moderne, lorsqu'il a lancé sa boutade notoire sur la définition de la philosophie. Voltaire serait-il né trop tôt dans un cosmos mathématique trop jeune ? Aux mathématiciens de faire la lumière, et de bien vouloir daigner condescendre à allumer notre lanterne à nous, physiciens (sens aristotélicien), ainsi que celle des philosophes.

2. Au sens canadien-français, ou français tout court, à votre choix.

3. Même racine que béatitude.

cialité particulière, qu'ils soient anatomistes, morphologistes, physiologistes, ou encore — j'allais dire surtout — taxonomistes, systématiciens, etc., peuvent être exposés à oublier momentanément le réseau des interrelations qui, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, ensèrent et lient entre eux les organismes vivants, lorsqu'ils poursuivent leur carrière ou leur petit bonheur de chemin dans leur milieu naturel concret. Faire le dénombrement des organismes qui vivent dans une région ou dans la biosphère, donner un nom — le dernier en date — à chacun des spécimens récoltés, lui coller une étiquette et le classer à sa place dans la vaste collection des organismes de la biosphère, est assurément une œuvre noble, utile, nécessaire même comme point de départ. Il faut d'abord savoir avec précision de quel matériel biologique on dispose avant d'étudier le comportement des organismes particuliers et leur intégration dans les populations, les associations, les écosystèmes et la biosphère. S'il arrive que des naturalistes considèrent les organismes hier vivants — plantes desséchées, animaux conservés dans les préservatifs, etc. — comme de simples pièces de musées à étiqueter et à classer, c'est une déformation subjective (exceptionnellement du sadisme) ou un oubli accidentel. Hippocrate, Aristote, Théophraste, Pline l'Ancien, Albert-le-Grand, Linné, Buffon, Darwin, Marie-Victorin, observateurs nés et classificateurs assidus de la nature vivante concrète, ne sont-ils pas constamment et spontanément débordants de notations écologiques ?

Le physicien et le chimiste, et leurs collègues des sciences connexes, œuvrent sur la matière non vivante, ou tout au plus sur les éléments matériels qui entrent dans la composition de la matière vivante et sur les lois qui foncièrement régissent le comportement de ces éléments. Physiciens et chimistes, comme d'ailleurs tous les autres travailleurs scientifiques (*sensu lato*), croisent constamment, dans l'exercice de leur fonction professionnelle, d'autres organismes vivants. De plus, comme pour tous les autres travailleurs scientifiques, peut-être encore davantage que chez les naturalistes (*sensu lato*), que chez les mathématiciens et surtout que chez les philosophes, le travail des physiciens et des chimistes tend

de fait comme but ultime au bien-être matériel de l'espèce animale dite raisonnable, à la mise en valeur et à l'utilisation intégrale de l'habitat physique du roi de la Création.

De quelque côté qu'on le retourne, l'homme, qu'il soit théologien, philosophe, mathématicien, naturaliste, physicien, chimiste ou simple homme de la rue, est, comme tous les autres organismes vivants, foncièrement social.

#### COROLLAIRE POUR LES BIOGÉOGRAPHES

Quelles relations y a-t-il entre l'écologie et la biogéographie ? En résumé succinct et en termes non formels, les deux, écologistes et biogéographes, courent en fait sur le même rond de course mais n'entrent pas par la même barrière. L'écologiste, pour bien connaître le comportement des organismes qu'il étudie, les limites de leur tolérance vis-à-vis des facteurs physiques et biotiques du milieu, etc., doit savoir les limites de leur aire de distribution, les limites de leur extension géographique, partant faire appel à la protistogéographie, à la phytogéographie, à la zoogéographie et à l'anthropogéographie, en un mot à la biogéographie. C'est sur la limite de leur aire de distribution ou aux confins de leur extension géographique que les organismes vivants, étudiés dans la nature, révèlent le plus et le mieux les nuances souvent complexes de leurs réactions et tolérances vis-à-vis des facteurs physiques et biotiques du milieu.

Le biogéographe, de son côté, ainsi que l'indique la définition étymologie de l'étiquette dont il s'affuble, envisage tous les êtres vivants d'abord sous leur angle géographique. Les aires de distribution géographique étant établies, le biogéographe, s'il veut s'expliquer et donner la raison de la distribution géographique de tel ou tel organisme vivant, doit recourir aux raisons et explications fournies par les écologistes, et dès lors il verse dans l'écologie. La biogéographie telle qu'on me l'a apprise et telle que je l'ai pratiquée, c'est de l'écologie ; inversement, l'écologie telle qu'on me l'a apprise et telle que je l'ai pratiquée, c'est

de la biogéographie. En fait, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. L'écologiste, toutefois, est davantage enclin vers une tendance sociologique, tandis que le biogéographe présente naturellement un accent plus prononcé de géographe.

En soi, cependant, le terme écologie a une signification beaucoup plus vaste que le terme biogéographie. Il balaie tout l'espace, sidéral, intersidéral et intercosmique, et est valable pour toute planète, actuelle, future, ou possible, revêtue d'une biosphère. Le terme biogéographie, par contre, de par sa racine étymologique (*yn* : terre), est directement lié et en soi limité à la planète Terre. En fait ou, si vous préférez, en pratique, cette restriction n'a pour le moment aucune conséquence. Tant que les physiciens n'auront pas mis au point des moyens de transport interplanétaires et interstellaires qui permettront alors aux écologistes d'étendre spatialement leur champ d'action jusqu'à la limite de la définition de leur science, les écologistes, tout comme les biogéographes, demeureront rivés à la planète Terre et n'auront à leur disposition, les uns comme les autres, pour exercer leur activité, que la biosphère terrestre. Si jamais les Physiciens rendent aux écologistes l'éminent service de les libérer des servitudes de l'attraction universelle, les biogéographes devront se résigner à voir s'envoler leurs camarades écologistes vers les lointains espaces interplanétaires, interstellaires et intercosmiques, et à voir naître, à l'occasion de la découverte de chaque nouvelle biosphère, une science nouvelle : bio-luno-graphie, bio-saturno-graphie, bio-andromédo-graphie, et., qui viendra prendre rang et place auprès de la bio-géo-graphie. A moins que les biogéographes, se prévalent d'un privilège couramment utilisé chez les philosophes, décident tout simplement de gonfler d'un sens analogue la signification du mot *yn* et de l'étendre jusqu'au delà des étoiles à la limite même du domaine de l'écologie.

#### COROLLAIRE À L'ADRESSE DES PHILOSOPHES

Je ne sais pas si je me fais illusion, mais j'ai bien l'impression que, rattrappées avec un esprit quelque peu teinté de notions écologiques,

les vieilles notions de la philosophie traditionnelle apprises au collège reprennent un sens neuf, ou plus exactement reprennent vie. A certaines heures, la philosophie telle que je l'ai comprise — je ne dis pas telle que mes doctes professeurs auraient voulu que je l'eusse concoctée — me fait étrangement penser à la taxonomie et à la systématique en sciences naturelles, lorsque celui qui s'adonne à ces savantes disciplines oublie d'avertir ou de faire sentir de temps à autre à ses auditeurs ou disciples que les spécimens dûment étiquetés et dûment classés dans les collections ont connu autrefois dans la biosphère une autre gloire, une gloire vivante, la gloire d'être intégrés comme l'un des innombrables éléments dans le grand courant de la vie et de participer au dynamisme universel de la biosphère. Aujourd'hui, exposées aux regards et à la curiosité des profanes dans les galeries symétriques des musées, ce sont encore des pièces très précieuses, vénérables et vénérées, mais exsangues, froides et mortes.

Dans certains musées qui peuvent s'en payer le luxe — Chicago, New-York, etc. — la tendance actuelle est de reconstituer aussi parfaitement que possible certains coins de nature, ou échantillons typiques et représentatifs d'une petite portion de la biosphère. Ce n'est pas encore la vie. Mais, pour le profane, c'est déjà beaucoup plus significatif qu'une rangée d'anciens pots à confiture ou un monceau de plats spécimens d'herbier empilés ou étalés.

Pour le systématicien, une telle présentation est assurément moins rigoureusement ordonnée selon les distinctions, sous-distinctions et autres gradients de sa discipline. Le spécialiste surspécialisé, recouvert intérieurement et extérieurement, lui et ses livres, de la vétuste poussière qu'on appelle la patine du temps, classe peut-être au fond de lui-même au rang d'enfantillage (une condescendance pour le *vulgum pecus* !) une telle présentation et représentation d'un coin de nature et fulminera assurément contre le taxidermiste si le maringouin, qui figure dans le paysage et dont c'est sa spécialité à lui, n'est pas la sous-variété de la sous-espèce du milieu concerné mais la sous-variété de la sous-espèce

du micro-habitat immédiatement voisin. Mais, pour l'homme de la rue, une telle disposition est autrement plus vivante ; c'est déjà presque la vie. Si le guide ou le conservateur du musée mettent le moindrement de chaleur dans les renseignements donnés, les animaux certes ne courent pas, les oiseaux ne volent pas, les fleurs n'embaument pas, mais on les voit tout de même presque prendre vie, courir et voler, dans une alvéole biotique dûment aromatisée. Et le jour où il vous sera donné, si jamais un tel jour vient, de visiter dans la biosphère de pareils coins — forêt tropicale, désert subtropical, prairie continentale, toundra arctique, etc. — le souvenir de votre passage au musée n'aura aucun relent de salon mortuaire ou de nécropole ; les paysages que vous aurez sous les yeux vous seront déjà familiers et qui plus est enrichis des explications exultantes de vie antérieurement reçues.

Lancer dans le dynamisme cosmique tous les êtres qu'elle touche, ou les vivifier selon le cas, c'est la fonction propre de l'écologie.

Pour les philosophes comme pour les naturalistes — du moins j'imagine pour les philosophes — le stade inventaire (processus analytique mais statique) est un stade essentiel et nécessaire, mais ce n'est en réalité qu'un point de départ, le point de départ pour se lancer, plonger, s'immerger et nager dans le grand courant du dynamisme cosmique universel. Pour comprendre à fond le fonctionnement d'un chronomètre (ou d'un organisme), il importe de bien connaître chacun des rouages (ou l'anatomie fine de chacun des organes). Mais un mécanisme, qu'il soit vivant ou non vivant, simple ou complexe, dont la connaissance des rouages ne se prolonge pas en celle du fonctionnement, n'est guère plus, si vaste, si parfait et si vivant soit-il en lui-même, qu'une nature morte.

Si la philosophie traditionnelle — celle que j'ai apprise — avait davantage eu ou pris conscience de l'universel devenir, un Bergson non théiste — du moins aussi intégralement non déiste — aurait-il pu (du moins aussi aisément) avoir vu le jour ? En science — Physique, Chimie, Biologie, Mathématique, Philosophie — ou autre sapience, pas plus

que chez les organismes vivants de la biosphère, il n'y a de génération spontanée.

Les philosophes, tout comme les végétaux, plongent leurs racines dans l'humus de la pensée de leur temps, humus progressivement accumulé et enrichi au cours des âges. Il y a parfois des cycles accélérés, même précipités, telles certaines plantes du désert, lorsqu'une ondée rafraîchissante vient réveiller chez les parties pérennantes le dynamisme vital ou déclencher chez les semences le mécanisme de la germination : deux ou trois semaines, parfois quelques jours seulement chez certaines espèces, suffisent pour les faire germer, croître, fleurir, gonfler et mûrir leurs fruits, avant que, de nouveau, elles ne s'enfouissent dans le silence et dans la léthargique attente de la prochaine et éventuelle averse stimulante, qui, dans certaines régions, peut se faire attendre des années durant. Parfois le cycle est très lent, du moins la phase végétative antérieure à la floraison et à la maturation des fruits, tels ces agaves des régions désertiques, qui, dit-on, mettent un siècle d'effort continu et de longue patience pour produire l'unique fleur de leur carrière, fleur glorieuse et magnifique, qui, en s'épanouissant, les épuise et les tue. Toutefois, plantes désertiques et agaves centenaires, pour croître, fleurir, fructifier et compléter leur carrière végétale, doivent puiser, si rarifié soit-il, dans l'humus du désert ; l'ondée rafraîchissante, dont les bienfaits sont requis tout au long du cycle vital, n'est au point de départ que le détonateur nécessaire qui stimule les forces latentes et déclenche l'explosion de la vie.

Bergson, pas plus que Platon, Aristote, Thomas d'Aquin, Scot, Descartes, Pascal, Kant, Spinoza, Leibnitz, Rousseau, Le Roy, Russel, Einstein, n'est le résultat d'une nouvelle monère ou le fruit d'une génération spontanée. Le milieu historique et concret dans lequel tous ces maîtres de la pensée philosophique ont surgi et vécu, ne les a pas créés, mais leur a seulement permis de se manifester, de déployer leurs virtualités, d'actualiser les richesses de leur talent ou de leur génie. Le degré de développement et le dynamisme de la pensée philosophique de leur

temps leur ont forcément imposé leurs modalités. Ils ont pu eux-mêmes influencer sur l'évolution de la pensée philosophique, obstruer ou accélérer son développement, faire dévier le courant, mais les influences concrètes de leur époque, influence du passé et influence du présent, se retrouvent partout dans la structure de leur pensée philosophique et dans leurs œuvres. Il n'y a pas de si grand maître dans la pensée humaine, scientifique ou philosophique, qui puisse se soustraire entièrement aux conditions écologiques concrètes de son milieu et de son temps. Bergson a considérablement évolué : sur la fin de sa carrière, il était devenu effectivement théiste et virtuellement chrétien.

COROLLAIRE À L'ADRESSE DES THÉOLOGIENS

Cessera-t-on jamais d'être écologiste ? Un théologien qui dirait que, dans les phalanges célestes de l'Église triomphante, phalanges des bienheureux jouissant de la suprême récompense et phalanges des anges confirmés en grâce pour avoir les uns et les autres su reconnaître et accepter leurs justes relations de dépendance, il y a harmonie, vie sociale intense, partant vie écologique (*sensu analogo*), pourrait-on le chicaner ?

De même, quiconque, imbu de notions écologiques, prendrait jouissance à admirer l'harmonie qui règne dans les équilibres naturels, lorsque l'homme ne les a pas encore découverts ou a bien voulu les respecter, et de là se complairait à admirer la Suprême Harmonie ou Ecologie qui préside à la Vie Sociale Intime de l'Être Suprême tel que nous l'a fait connaître la Révélation, ce quiconque serait-il taxé d'irrespect ? Pour ma part, j'avoue ingénument, sous réserve d'enseignements contraires autorisés, que je n'en tirerais nul scandale. Toute perfection qui existe dans la créature se retrouve nécessairement, suivant un mode épuré et sublimé, dans l'Être Suprême. Or l'écologie, le dynamisme écologique, la grande vie sociale écologique faite d'interrelations de dépendances, que l'on retrouve (*sensu analogo*) à tous les échelons de l'être vivant, depuis l'humble protiste jusqu'aux phalanges célestes, est à la fois une condition, une source et une résultante de l'harmonie, partant une perfection.

Lorsque l'humble écologiste, ayant complété sa carrière à la recherche et dans les vicissitudes des interrelations terrestres, arrivera au terme de sa vie organique, si, au delà de la porte à laquelle il est invité à frapper, il entend des phalanges harmonieuses chanter : « Gloire au plus haut des cieux à la Vie Ecologique Sublime ! Gloire au plus haut des cieux à l'Ecologiste Suprême !<sup>1</sup> qui, à l'origine des temps, a non seulement posé dans l'existence la multitude innombrable et complexe des êtres, mais qui, de plus, comme une perfection additionnelle, les a voulus non seulement reliés entre eux par d'innombrables relations de dépendances, mais en outre lancés dans un vaste courant dynamique, générateur d'ordre et d'harmonie... », l'humble écologiste pourra assurément franchir le seuil sans inquiétude, remplir à fond ses yeux à la source même de l'écologie et mêler éternellement sa voix au concert d'exaltation de l'Ecologie Suprême et de l'écologie universellement participée.

— « Amen ! », a dit mon interlocuteur<sup>2</sup>, gagné par la beauté de l'écologie.

Albert COURTEMANCHE

1. Qu'on excuse ma naïveté, mais j'ose croire que, dans les parvis célestes, l'Eglise triomphante, encore davantage que l'Eglise militante, saura parler chinois aux Chinois, langage médical aux médecins, langage écologique aux écologistes, langage mathématique aux mathématiciens, etc., afin que tous et chacun, percevant en pleine lumière la solution des difficultés ardues avec lesquelles ils ont été en butte durant leur vie militante, puissent jouir perpétuellement d'un bonheur complet.

2. Toujours « classique ». — Preuve, toutefois, ténue mais évidente, que, chez mon interlocuteur, les enseignements reçus avaient été dûment assimilés, et avaient atteint le haut niveau d'une véritable formation.

## Souvenirs d'Indochine

26 juin: Trung-Khanh-Phu. — Une grande bâtisse blanche, entourée d'un saut-de-loup et de deux rangées de fils de fer barbelés. A droite, notre logement ; à gauche, celui des sous-officiers ; au fond, la chambre des tirailleurs. Au milieu, des châtaigniers, des palmiers, des bananiers, des plantes vertes et des roses, voilà notre P. C. pour deux ans et demie. François est parti ce matin à 5 heures et demie avec ses deux lieutenants pour aller visiter leurs postes à une vingtaine de kilomètres d'ici. Je suis seule avec une table en bois blanc, quatre chaises fatiguées, un vieux lit et une moustiquaire trouée, un peu étourdie comme Manon, après ce long voyage, ce long mois de laisser-aller qu'est la traversée. Assise sur une peau de tigre, cadeau de bienvenue du Tri-Chau, je revis mes enthousiasmes de découverte à Port-Saïd et Djibouti. Aden, la chaleur étouffante des tanks, le grouillement nocturne, les couronnes de fleurs blanches que l'on offre aux passants. Ceylan, les premiers cocotiers gigantesques, les flamboyants en fleurs, tout rouges à côté des frangipaniers tout blancs, le petit lac de Kandy, la Pagode qui conserve la dent de Bouddha, le bonze, sale et poilu, majestueux dans sa robe jaune, monnayant la signature qu'il appose en lettres cingalaises sur une petite feuille de latanier, sœur de celles qui servirent pour les livres saints. La route de Colombo, bordée d'arbres immenses qui s'étagent sur des mamelons verdoyants. Le bain des éléphants dans une rivière dont la légende fait un bras du Gange. La buvette où les seuls rafraîchissements sont le lait de coco et le mangoustan. Madras, le four-

---

N. D. L. R. — Le capitaine et Madame François d'Alverny partirent en Indochine quelques semaines après leur mariage. Le capitaine d'Alverny venait d'être nommé chef d'un petit poste frontière à l'extrême nord du Tonkin : Trung Khanh Phu, « double bonheur ».

Au moment où cette région passe en territoire Viet Minh, il nous a paru intéressant de demander à Mme d'Alverny de nous confier quelques extraits des pages du journal inédit qu'elle a tenu, au jour le jour, durant le début de son séjour là-bas.

Le journal s'arrête à la première évacuation de Trung Khanh Phu. Quelques mois plus tard, le capitaine d'Alverny était attaché à l'Etat-Major d'Hanoï. C'est de cette ville qu'au lendemain de l'attaque japonaise, le capitaine d'Alverny réussit, héroïquement, à traverser les lignes ennemies et à rejoindre les lignes françaises. Ralliant les unités dispersées, il les maintint au combat et trouva glorieusement la mort sur la ligne de feu, au matin de Pâques 1945.

millement d'indigènes mendiants et majestueux, mâchant tous tant de bétel que ma naïveté occidentale croyait la ville entière atteinte d'une incurable hémoptysie, le marché répugnant où des gamins squelettiques vous poursuivent en faisant claquer les os de leurs bras sur leur poitrine et hurlent un cri rauque, étrangement scandé. Pondichéry, la cousine pauvre. Haiphong, chrétienté florissante où une interminable procession de la Fête-Dieu immobilise un long moment nos pousses. Langson, le train manqué, le voyage dans un wagon nha-qué<sup>1</sup> de quatrième classe, la nuit à Cao-Bang sans ventilateur dans une chambre à toit de tôle. Et, il y a deux mois, notre mariage, la chapelle de l'Archevêché, la sacristie, les serremments de mains, Naples, la Sicile, l'annonce du départ en Indochine, la joie de partir très loin, où il y a des grands arbres, où on parle petit nègre, où il y a quelque chose à faire, à apprendre. Nous y voilà, espérances dépassées, il y aura beaucoup à faire. Je regarde ma moustiquaire transpercée, les chaises bancales... Le clairon sonne, on crie « aux armes ». François revient. Allons partager le premier repas du chef de poste.

1<sup>er</sup> juillet. — Je viens de prendre ma première leçon d'annamite. On croirait un cours de solfège. Il y a des tons, des intonations, des accents et tous les mots sont monosyllabes. Hélas ! je n'en saurai jamais assez la semaine prochaine pour rendre à la femme du Tri-Chau<sup>2</sup> qui ne sait pas un mot de français, la visite qu'elle me fit l'autre jour, pendant laquelle, autour d'une tasse de citronnelle, je n'eus d'autre ressource que de lui montrer, dictionnaire en mains, le catalogue illustré de l'Exposition des chef-d'œuvres de l'art français. Madame Tri-Chau est toute petite, toute jaune, toute rabougrie ; vêtue de blanc comme une petite fille, elle montre sans cesse ses dents noires laquées dans un sourire enfantin. Elle est mère de neuf enfants.

Après son départ, dans la petite salle blanchie à la chaux qui donne sur les rizières, les sous-officiers européens du Poste nous ont offert le

1. Paysans annamites.

2. Mandarin.

## SOUVENIRS D'INDOCHINE

traditionnel champagne de bienvenue. Chacun y a bu aux arrivants, à son coin de bled du précédent séjour, à l'Indochine et à la France lointaine.

15 juillet. — C'est une belle journée aujourd'hui. La température est supportable, le soleil clair, gai et non plus implacable, brûlant comme ces jours derniers. Ce matin, il s'est levé tout rouge, juste à point pour relever la lune qui faiblissait. Notre fenêtre — ou plutôt la grande porte mal jointe qui nous donne de l'air et du jour, mais ne nous défend ni de la chaleur, ni des moustiques — notre fenêtre encadre un paysage d'estampe japonaise qui change sans cesse de couleurs. Et ces couleurs, déjà, les yeux fermés, je puis les dire, tant dans un synchronisme parfait, elles correspondent toujours aux mêmes bruits quotidiens. Si les rizières poudroient, si vous ne pouvez les fixer du regard, vous entendrez le claquement des socks<sup>1</sup> au marché, les discussions nasillardes des comères, vous entendrez sonner la soupe des tirailleurs. Si la chaleur tremble partout à l'entour, si les feuilles les plus légères ne bougent plus, si votre premier réflexe est de vous mettre à l'ombre et non plus, comme tout à l'heure, de fermer les yeux, vous n'entendrez plus aucun signe de vie humaine ; c'est la sieste et les cigales s'en donnent à cœur joie, plus irritantes et inlassables qu'aux plus beaux étés de Provence. Si les ombres — il y en a quand même à défaut de fraîcheur — si les ombres s'allongent, si l'eau bleuit, vous entendrez le cri guttural des paysannes thos qui conduisent leur buffle et sa charrue, vous entendrez le clairon — parfois faux, parfois juste — qui module le « Rompez ». Si l'horizon s'est rapproché, si la pâleur mal de mer domine, si les soans (arbres) tellement négligeables et maigriots en pleine lumière, reprennent de la prestance, si l'eau devient livide, inquiétante entre les plants de riz, dormez ou rêvez. La parole est aux crapauds et au tam-tam du veilleur de nuit qui frappe les quarts sur le bambou.

La vie qui sera la nôtre pour deux ans et demi — Inch'Allah ! — s'organise. Le clairon de cinq heures et demie est le signe du départ

---

1. Petits souliers à semelle de bois.

de François que je ne reverrai plus qu'à midi, éreinté, furieux des palabres sans fin de ses administrés, d'innombrables « papiers » ou ravi au retour du champ de tir ou d'une manœuvre. Servis par l'ordonnance « thô » au large sourire, surnommé Fernandel, nous mangeons les produits du crû ; poulet ou lapin élevés au poste, légumes patiemment conquis sur un terrain médiocre ou conserves paresseusement achetées chez le Chinois.

A deux heures et demie c'est encore le clairon qui interrompt nos projets d'aménagement, d'installation, d'améliorations. François disparaît jusqu'à minuit les jours où il y a du travail — et il y en a souvent — ou revient vers six heures, et alors nous vivons toute une soirée de petits rentiers Trung-Khanh-Phunais. Un jour, c'est un tennis avec les instituteurs annamites, le Tri-Chau ou les sous-officiers français ; un autre jour, une promenade à cheval ou une visite au village des tirailleurs mariés, ou encore un petit tour de ville. La ville, le village, c'est d'abord le monument aux morts : pas quelque chose de grandiose ni d'artistique ; mais bien plus peut-être : une pierre avec des noms français dessus comme on en voit partout dans tous les coins de brousse et, alentour, la vie qui continue. La poste, petite ca-nha au sol de terre battue, alimentée tous les deux jours par une « auto rouge » qui apporte le courrier et, sans arrêt par le tic-tac du télégraphe. C'est notre seul lien avec le reste du monde. Monsieur Chinh, moite, en bras de chemise — il est vêtu à l'européenne comme à peu près la moitié des « notables » — Monsieur Chinh vend des timbres, s'évente et morigène ses garçons. A côté, quatre ou cinq tailleurs, assis « en tailleur » ou vautrés sur des bas-flancs cousent ou piquent d'innombrables cai-ao<sup>1</sup> blancs pour les gens en deuil, rouges pour les mariés, multicolores pour les autres. Les commerçants, trois Chinois et deux Annamites offrent des ressources diverses et inattendues. Le papier à lettres et les plumes y sont introuvables ; mais il y a à volonté des aiguilles de phonographe et du Pernod.

1. Long vêtement de dessus que portent les Annamites.

## SOUVENIRS D'INDOCHINE

A six heures du soir, la place du marché est calme, les halles désertes ; on voit juste le montreur de marionnettes qui range ses poupées en beaux costumes chinois antiques et son compère qui répète un morceau de ken<sup>2</sup>. Quelques jeunes thos, en longues robes bleu sombre se promènent nonchalants, en mâchant du bétel. Les vieux devant leur porte tirent lentement sur la pipe à eau qui glougloute.

27 octobre. — Hier, deux fêtes dans la même journée. Le sergent Trang vient d'être nommé sergent-chef et nous offre le champagne en cet honneur. Il s'assoit à la droite de François. Il est très ému. Toasts chaleureux. François arrose les beaux galons tout neufs qui brillent sous les gouttes de champagne. C'est un grand jour, un beau jour. Trang s'en souviendra. Le soir, la mère Ti-Cao, riche veuve chinoise, marie sa fille. Banquet de sept à onze heures. Dans la pièce principale qui a une vague odeur de Pernod (en temps normal, on y vend de la badiane et de l'abrasin) la table est dressée de luxueuses baguettes, des bols en porcelaine fine, un tout petit verre pour l'eau de vie et tout à l'entour des cochons laqués, des pousses de bambous, des nids d'hirondelles et beaucoup de plats rares que je ne connais pas. Autour de la maison se pressent tous les enfants du marché qui s'amuse comme des fous à regarder tant de solennelle agitation. L'autel des ancêtres est somptueusement paré. Au fond de la pièce sont exposés les cadeaux. Devant la porte, des musiciens jouent de la flûte et des gamins tirent des pétards. A la fin du repas — la mariée s'est présentée au début, puis a disparu — arrive le marié qui, suivant la coutume, doit se prosterner devant l'autel des ancêtres. Il s'avance et salue trois fois de la tête. A ce moment le plus proche représentant mâle de la famille Ti-Cao bondit de derrière son comptoir où il était resté pendant toute la fête, crie et gesticule. Le Tri-Chau m'explique la cause de cet émoi : le jeune homme a manqué aux traditions et a voulu suivre une coutume plus moderne, incliner la tête au lieu de se prosterner. Il paraît qu'en représailles, la jeune femme en fera autant en entrant dans la maison conjugale. Œil

2. Clairon, flûte ou trompette.

pour œil... Le Tri-Chau ajoute discrètement qu'il trouve au futur époux une tête de pirate. D'ailleurs, c'en est peut-être un.

Pendant ce temps les deux familles discutent ferme. Le plus proche représentant mâle élève de plus en plus la voix. Enfin tout s'arrange ; le fiancé se prosternera entièrement, conformément à l'antique doctrine, quand les grandes bougies seront allumées autour de l'autel. Le calme revient et nous permet d'entendre les grelots de la sorcière qui, dans la pièce voisine, fait des incantations pour le bonheur du ménage. On allume les bougies, le jeune homme se prosterne par trois fois, puis se présente à sa future famille et à tous les assistants, ce qui consiste à incliner profondément la tête (cette fois-ci c'est rituel) devant chaque personne qui se lève et répond par un signe semblable. Ensuite ses petits beaux-frères et belles-sœurs, combien nombreux ! défilent devant lui ; puis, il offre un verre de champagne et François, au nom de tous lui en offre un. Théoriquement, explique le Tri-Chau, chacun devrait lui en offrir un ; mais le malheureux serait complètement ivre. La fête continue. Lorsque la politesse nous permet de nous retirer, nous regagnons tous le poste, escortés de pétards et d'une lampe Tito Landi. Une voix féroce nous crie : Halte-là. Nous passons entre les chevaux de frise qui se referment.

Dimanche de Pâques. — Nous emmenons des amis venus d'Hanoï, à la messe de Quang-Lyang. Madame Champot ne va pas bien. Son mari songe à « passer des mois »<sup>1</sup> car nous entrons dans la période pénible. L'air est chargé d'électricité. On vit sous la menace d'orages qui n'éclatent pas. On ne respire qu'avec les pluies torrentielles. En les attendant, nous allons à Ban-Cra où Baudenon nous accueille avec les derniers disques de Chevalier. Nous oublions l'atmosphère ambiante. Nous ne voyons pas que la citronnade à peine absorbée « ressort » déjà sur nos bras. Nous écoutons. Baudenon ferme les yeux. « L'entendre, dit-il, ce n'est rien. Il faut le voir ». Il sait qu'il le verra dans cinq mois et son

1. Le séjour normal étant de 30 mois, *passer des mois* consiste à trouver un camarade qui désire prolonger son séjour et permuter avec lui.

## SOUVENIRS D'INDOCHINE

sentiment est déjà celui du spectateur qui attend que le rideau se lève<sup>1</sup>. Nous rentrons à la nuit tombée. Une étrange lumière éclaire le ciel. On entend des cris, on voit des gens qui courent. Des tirailleurs nous crient qu'il y a un incendie au village dont presque toutes les maisons sont en bois. Grand branle-bas au poste. Heureusement, il ne s'agit que de quelques paillottes isolées, feu de paille gigantesque, effrayant, mais qui s'éteint rapidement de lui-même puisque, par bonheur, il n'y a pas de vent ce soir.

Lundi de Quasimodo ! — Jour si important jadis. Fin des vacances de Pâques. Début du troisième trimestre aboutissant à l'examen ! jour qui nous voyait regagner nos cours avec des chapeaux de paille et des tailleurs légers. Quasimodo, c'était, après les vacances de Pâques qui nous avaient vu partir emmitoufflés, c'était le retour dans un Paris de printemps, les fenêtres ouvertes dans les salles de classe, les bourgeons sur l'arbre de la cour, la lumière du jour jusqu'à la sortie. C'était l'époque des merveilleuses promenades en fraude, les instants ravis au devoir français ou à la version grecque et donnés à la flânerie sur les quais. Aujourd'hui Quasimodo ressemble à s'y méprendre à Noël, à Pâques, ou à la Toussaint. Notre calendrier est de pure convention. On sait seulement que le mercredi il faut expédier le courrier avion et l'on arrache les pages de l'éphéméride pour être sûrs que dans six mois nous ne nous croirons pas l'année dernière.

François patrouille. Le soir tombe. Je suis seule au coin du feu. Un moustique siffle à mon oreille. La lampe à pétrole siffle plus fort. Tous les bruits qu'accompagne le coassement des grenouilles sont couverts un instant par le clairon, puis par les voix des tirailleurs qui répondent à l'appel.

Un margouilla<sup>2</sup> se promène au plafond, les cyprins font des effets de jupons dans l'ombre. Des lucioles viennent cogner aux vitres.

Un tirailleur éternue dans la cour. Je sursaute et presque aussitôt on entend la sentinelle, aussi surprise que moi, rugir un tonitruant

1. A la suite de circonstances que chacun sait, les cinq mois devinrent huit années.

2. Lézard qui se promène sur les murs et les plafonds.

« Halte-là ». Le moindre bruit insolite est sévèrement relevé. Nous sommes aussi bien protégés que par le garde qui veille aux barrières du Louvre.

10 mai. — Fête du pétard à Ban-Cra. Chaleur écrasante. Déjeuner languissant. Le Tri-Phu<sup>1</sup> et les trois officiers chinois en perdent l'appétit. On boit glacé et l'on transpire. Mon voisin griffonne quelques caractères — que je ne comprends pas, et pour cause — sur son petit carnet, et en face la traduction du mot qui lui semble sans doute résumer la situation : déshydraté.

Un partisan vient proposer un calao de jolie taille que nous achetons immédiatement. Ce sera la pièce rare de la volière.

A trois heures nous descendons vers le lieu des réjouissances. Une foule bigarrée grouille de toutes parts. La fête du pétard est une importante manifestation. En son honneur, pour que tous puissent y assister, aucun contrôle aux frontières, tous les chinois entrent sans carte. Chacun a fait sa toilette. Les cô<sup>2</sup> étincellent dans des Cai-ao tout neufs, un nung<sup>3</sup> arbore un canotier comme ceux qu'étreignaient nos grands-pères au grand-Prix, le chau doan inaugure une tenue d'un blanc immaculé. Notre Tri-Phu porte une robe bleu vif avec des broderies d'argent. De grands parasols abritent les marchands de riz, de gâteaux, de sucreries, les vendeurs de cai quat (éventails) — on entend résonner le gong, le tam-tam, des cymbales qui n'arrivent pas à couvrir un gazouillis intarissable où nous saisissons parfois un mot chinois, nug, thô ou annamite.

Devant l'estrade où nous arrivons, trois jeunes gens dissimulés sous d'énormes têtes de dragons exécutent des danses rituelles en faisant tourbillonner autour d'eux d'immenses lambeaux d'étoffe de couleurs disparates. Le fermier de Yung, organisateur de la fête, débouche des bouteilles de champagne.

Un coup de gong — quatre équipes, représentant quatre villages, entrent en compétition pour s'approprier l'anneau porte-bonheur lancé

1. Mandarin d'un grade supérieur au Tri-Chau.

2. Femme annamite.

3. Paysans montagnards.

## SOUVENIRS D'INDOCHINE

en l'air par un pétard. Au signal donné, les jouteurs sont en slip et se présentent les mains levées. Ainsi espère-t-on éviter certains incidents regrettables des années passées : coups de couteau ou de rasoir donnés au trop heureux possesseur de l'anneau pour lui faire lâcher prise.

Pan ! Boum ! Le pétard éclate. Une courte mêlée et l'équipe de Trung-Khanh-Phu est victorieuse. Notre sorcier a un maintien modeste qui ne trompe personne car son prestige vient de se rehausser superbement. Tout le village sait bien que c'est grâce à ses incantations que nous sommes vainqueurs.

Aussi y aura-t-il samedi une grande fête et procession à la pagode du village militaire. L'anneau portera bonheur au sorcier un an durant. L'année prochaine, il faudra le rendre et même offrir un cochon laqué.

Mercredi 11 heures. — Toujours rien. Il fait le plus vilain temps que l'on puisse rêver. Grosse pluie. Température lourde. Les pirates doivent être à l'abri dans quelque trou de rocher. Espérons qu'ils finiront par avoir faim. En tous cas pas de pigeon aujourd'hui. 11 h. 10 François arrive, trempé jusqu'aux os, avec une barbe de trois jours, furieux. Les pirates ont disparu comme par enchantement. Les partisans troublés par le fameux fusil mitrailleur ont dû les laisser filer. François accepte très mal l'aventure : « Pour une fois qu'on les tenait etc. » Les partisans peuvent se préparer à avoir quelques séances d'entraînement supplémentaires.

Dimanche. — La journée commence mal. Temps lourd, orageux, on se sent d'humeur moite. Le colonel, traînant le docteur, saisit François au passage, file sur Ban-Cra et revient pour déjeûner à une heure et demie. Le repas se traîne, la conversation encore plus, on a chaud, on s'ennuie — climat tropical. Une de ces journées que connaissent tous les coloniaux, qui disparaissent vite du souvenir, mais qu'il est honnête de consigner. Le docteur exprime un souhait que nous sommes sur le point de comprendre : « Aller huit jours à Hanoï, s'asseoir à la terrasse d'un café et voir passer des gens que l'on ne connaît pas ! »

La soirée est encore plus saumâtre que la matinée. Une femme est assassinée à Tong-Cot. Un gros serpent venimeux se jette sur un tirailleur qui hurle. Le caporal de garde se précipite, trébuche dans l'ombre et embroche le malheureux tirailleur avec sa baïonnette. Pansements, piqûre antitétanique. Mort du serpent qui est cause de tout, mais n'a heureusement piqué personne — la piqûre de baïonnette est quand même moins dangereuse que la sienne et le tirailleur demain sera sur pied. Le rappel sonne, la journée est finie, personne ne s'en plaint. *To-morrow is another day.*

Toute la nuit ; éclairs, tonnerre et enfin ! une pluie que rendrait assez bien le mot vaudois de « roille ». Ce rideau d'eau qui nous entoure — et derrière lequel on ne voit pas à deux mètres — est oppressant, étouffant. L'odeur de bois mouillé, de terre détrempée, de nattes pourrissantes qui s'élève de partout fait lever le cœur.

Au réveil, quelle surprise ! les rizières, complètement sèches hier encore, ne sont plus, ce matin, qu'un grand lac jaunâtre. Toute la figure du paysage a changé. La transformation est encore plus étonnante et plus complète que celle d'une prairie après une nuit de neige.

L'air est plus léger, les lointains plus purs. Les gosses du village pataugent joyeusement près des rizières. Il y a des petits nuages blancs à la place des gros nuages noirs. Tang a retrouvé son large sourire. Le bep accroupi taille des rondelles d'aubergine en fredonnant une vague plainte — les petits de l'hirondelle commencent à s'agiter dans le nid.

30 mai. — Un partisan nous apporte deux pattes d'ours qui nous donnent à penser que l'animal était de belle taille. Nous voulons y goûter — ce qui était complètement perdre la face, nous l'avons appris plus tard. — C'est très dur et assez mauvais. Fido renifle, aboie et refuse énergiquement sa part.

Hier soir, au clair de lune, grand Chim-Chim<sup>1</sup> à la pagode. Quelques acteurs grimés et masqués viennent chanter et danser de façon

1. Fête en l'honneur du Bouddha.

## SOUVENIRS D'INDOCHINE

assez irrespectueuse devant la statue de Bouddha. Entre la scène et l'autel, il y a une table couverte de bouteilles de limonade, de bière et de paquets de cigarettes. Les acteurs font à tour de rôle, puis tous ensemble, des grimaces dont le sens nous échappe. Une sorte de tambour et un crin-crin les accompagnent. Tous les enfants des environs rient, crient et gesticulent. Mais le bruit qui domine tout est, comme toujours, le chant des grenouilles.

15 juin. — On commence à s'exercer à un nouveau genre d'alerte. Il ne s'agit plus de pirates, mais d'avions — la sonnerie sera différente de celle de l'alerte ordinaire et commencera par le « garde à vous ». A ce signal, les tirailleurs se précipitent dans les tranchées de D. C. A. — celles du moins que la dernière pluie n'a pas envahies — les femmes et les enfants se réfugient dans les grottes. A peine y suis-je arrivée que Tang me rejoint, je me suis trompée de grotte. J'en ai gagné une bonne, mais il y en a une « plus meilleure ». Devant sa persuasive autorité, je me décide à changer de grotte. Ces grandes cavernes rocheuses, mal éclairées, où dans chaque rai de lumière on voit tournoyer les moustiques, ont servi autrefois de refuge contre les pirates. Et c'est un curieux spectacle de voir à côté de soi ces hommes et ces femmes en costumes moyenâgeux et au ciel la plus moderne des inventions.

Aucune nouvelle du monde depuis mercredi. Les potins ne passent pas le Col du Tigre. Nous ne savons rien de ce qui se passe en dehors de la Délégation. Mais nous commençons à nous y sentir chez nous. Double-Bonheur (traduction française de Trung-Khanh-Phu) devient notre village.

19 juin. — Un an de Tonkin aujourd'hui. Il y a juste un an, vers cinq heures du soir, nous débarquions à Haïphong et reprenions contact avec la terre ferme. C'était le jour de la Fête-Dieu. Une interminable procession nous arrêtait à chaque coin de rue. Il faisait une chaleur torride. Des indigènes, étendus devant leur porte, s'éventaient languissamment. L'air était lourd, l'odeur des fleurs se fanant par terre et celle de l'encens nous prenaient à la gorge. Nous étions éblouis par

les marchands de valises extraordinairement bon marché, par la vie grouillante qui nous entourait, par toute cette nouveauté de langages et de costumes. Douze mois ont passé, nous révélant, semble-t-il, tout ce que nous pourrions apprendre de l'Indochine d'ici la fin de notre séjour. Pour aller vraiment au fond des choses, il faudrait toute une vie — que nous aimons mieux employer autrement — nous en sommes au parfait mauvais stade pour dire quelque chose sur un pays. Nous n'y avons pas encore assez vécu pour l'aimer vraiment, le connaître à fond, départager l'intéressant et le rare, du banal ou du pittoresque pour magazine enfantin. Nous y avons trop vécu pour nous émerveiller d'un chapeau pointu, des repas que l'on mange avec des baguettes, du français des tirailleurs. Tout cela est notre pain quotidien et nous semble aussi habituel que la tenue d'un receveur d'autobus, deux moissonneurs dans un champ, une bouche de métro ou une fontaine Wallace. Je parle petit nègre sans plus y prendre garde, sans même assez y prendre garde.

Au fond que nous reste-t-il après un an, après ces interminables journées de crachin auprès du feu, après ces après-midi lourds que l'on passe aux trois quarts nu, affablé sur un divan, tenant à la main un livre qu'on n'a pas le courage de lire ? Que reste-t-il de ces patrouilles harassantes, en plein soleil ou en pleine pluie, de ces nuits de guet dans les marécages et les moustiques ? Que reste-t-il d'avoir, énervé et las, attendu la pluie rafraîchissante, de l'avoir entendue tomber en rafales, accompagnée d'éclairs et de coups de tonnerre qui faisait trembler la maison ? Il nous reste une certaine philosophie d'abord, un tout petit bout de patience asiatique qui nous fait dire « deux mois » plus facilement que « deux heures » à Paris. Un terrible égocentrisme. A vivre seul, on se rend de plus en plus compte de la place que l'on tient par rapport à soi. Nous n'avons aucune distraction extérieure. Alors on se trouve heureux ou l'on s'ennuie avec toute la force du pronom réfléchi. Puisqu'on ne peut choisir ceux que l'on voit, du moins peut-on enrichir la galerie des comparaisons. Nous nous sommes faits quelques bons

## SOUVENIRS D'INDOCHINE

camarades. Nous avons conquis quelque confiance dans le village et c'est beaucoup de voir des visages autrefois fermés, venir de plus en plus volontiers bavarder et demander conseil. C'est beaucoup de voir que l'on vient chercher François chaque fois que quelque chose va mal et moi chaque fois qu'il y a un enfant malade, une accouchée ou un mourant.

Il nous reste aussi — et ce n'est pas rien non plus — l'auréole dont se pare la France lointaine à nos yeux d'exilés. Enfin, aux rêveurs que nous sommes, il reste des paysages... Il me semble que nous aurons pour très longtemps dans l'œil, le hersage des buffles, avançant péniblement dans l'eau des rizières, leurs demi-tours savants, les sillages de boue qu'ils laissent derrière eux, les petites filles qui vont au puit avec leurs petits frères de six mois, solidement attachés à leur dos, les couchers de soleil rouge entre les montagnes, les clairs de lune entre les soans et à toute heure du jour les ciels sillonnés d'éclairs éblouissants.

Nous garderons aussi le souvenir de la pluie d'Orient, musique monotone et persistante que, dit-on, une petite japonaise faisait imiter par ses femmes frappant du tambour pour retenir près d'elle son amant qui lui avait promis de ne pas la quitter avant le retour du beau temps.

Et les coassements des grenouilles dans la lourdeur crépusculaire !...

Au bilan, je crois que les profits l'emportent sur les pertes. Chaque chose — l'idée que dans sa petite sphère on a servi son pays, appris ou connu quelque chose de nouveau, que l'on a vraiment vécu...

Madame Claude d'ALVERNY

## Le sens des faits

### « Canadians » et Canadiens

Le premier mérite de l'auteur, un Canadien du « Canadian Canada », pour prendre sa terminalogie, est d'exposer avec courage, sans jamais une seconde douter de ses idées, ce qu'il pense de l'évolution de notre nationalisme. Le second est de se répéter suffisamment pour que l'on sache bien ce à quoi il veut en venir : « La jeunesse doit choisir : devenir uniquement Canadian et se résoudre à la disparition, graduelle ou brutale, de la minorité dont elle est l'héritière au profit de la majorité afin de créer une Nation-Etat britannique et monarchique *a mari usque ad mare* ; ou bien demeurer canadienne en s'arc-boutant sur un Québec capable d'encadrer et de soutenir la nationalité canadienne-française » (p. 32). C'est clair. Le problème est posé dans la perspective « historique » de 1760. Rien ne s'est passé depuis puisque même du point de vue culture trois siècles nous séparent de la France (cf. p. 168). « Nous pouvons emprunter à la culture française, mais celle-ci demeure une culture étrangère » (p. 79). Plutôt, faisons clan, unissons-nous et soyons forts. On parlait ainsi au temps des premiers Magyars. La xénophobie a toujours menacé les minorités ; c'est normal qu'elle nous menace parce que nous sommes, depuis 1760, une minorité. Faut-il y céder ? C'est à voir.

Dans ce livre-mélange de conférences et d'articles déjà parus, les mêmes citations pouvant revenir deux fois (vg. Maritain, p. 37 et p. 73) et les mêmes thèmes davantage, écrit sur un ton affirmatif et énergique qui tranche sur les procédés ordinaires de l'étude historique, vous trouverez les dernières options d'une forme de nationalisme assez radical dont on se demande encore si elle n'est pas de qualité inférieure (peut-être pas au point de vue théorique, avec tous les Si... Si... Si... de Valéry) à d'autres formes plus ouvertes, plus larges, moins brutales et plus réalistes, et qui consistent non pas à diviser les chances 9 contre 10, ni à isoler les hommes, ni à les opposer quand ils ne sont que différents, mais à tenir l'œil ouvert sur tous les horizons à la fois *a mari usque ad mare*, en reconnaissant surtout à la culture française un droit de priorité chez-nous au nom même de sa richesse et de son universalisme. Ces autres formes de nationalisme dont il est plusieurs espèces, anglaises et françaises, voudraient respecter les ambitions plus discrètes et aussi

1. MICHEL BRUNET, *Etudes sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*. Montréal et Paris, 1954. 175 pages. Prix : \$2.00.

## LE SENS DES FAITS

sincères d'autres minorités posées en d'autres milieux que celui de la province de Québec.

Québec peut-il être *un* sans participer au tout, et s'il participe au tout, ne doit-il que recevoir ? A-t-il toujours affaire à des adversaires ? — Docilement, le plus docilement possible nous avons lu le livre de Monsieur Brunet. Préjugés, ignorances de notre part encore, il n'a pas réussi à nous convaincre autant qu'il l'est lui-même de l'existence d'un nationalisme canadien méchant assimilateur. Mais nous souhaitons à l'auteur au nom même de ses bonnes intentions qu'il puisse convaincre les autres, puisque lui-même affirme : « J'ai la conviction de travailler honnêtement au bénéfice d'une véritable union canadienne et au maintien de la stabilité politique du Canada » (p. 15). Notons que Monsieur Brunet vient d'employer *union canadienne*, qu'il préfère à *unité nationale* qui a causé tant de malentendus : modification linguistique intéressante qui mérite d'être soulignée, et discutée en toute objectivité.

Un dernier détail. *Canadians et Canadiens* a pu être écrit et publié grâce, dit Monsieur Brunet, p. 10, ligne 5, au *Canadien Social Science Research Council*. Ici le typographe sans doute a oublié de souligner *CanadiAN* !

Benoît Lacroix

### L'Homme en conflit... au théâtre

Un nouveau théâtre de langue française vient d'ouvrir son rideau à Montréal ; c'est le théâtre *Amphitryon* 1 165 Saint-Hubert, au premier étage du Café Provincial... hélas !...

Déjà deux pièces nous intéressent particulièrement : *La Marguerite*, d'Armand Salacrou, dont le vieux, Jacques Dufilho, incarne le rôle psychologique de l'homme âgé, conscient des problèmes de la vie. L'homme est tourmenté en pensant au moment où il devra quitter le monde où il est né ; ce qui inquiète le vieux, c'est de ne pas revoir son fils... il le revoit dans un état conscient, par l'étranger qui passe... L'interprétation de Jacques Dufilho est excellente et nous fait pénétrer directement au plus profond de l'humain.

Et l'*Eternel Mari* de Dostoïevski, avec comme interprète Jacques Mauclair et Philippe Grenier, nous démontre que l'homme est en conflit avec l'homme. Ces deux acteurs ont un style parfaitement harmonieux et qui nous mènent au fond d'une recherche nous obligeant à poser cette question : l'homme est un problème pour l'homme ? C'est le fond même de cette pièce.

Daniel Rops nous introduit à l'homme ainsi : « tout système psychologique repose sur l'individu, mais nous ne savons plus ce qu'est l'individu ». — L'individu ou homme d'aujourd'hui est à la recherche de lui-même comme nous le montre le personnage de *l'Éternel Mari* de Dostoïevski. C'est dans un monde sans âme que Dostoïevski nous fait pénétrer. L'atmosphère où sont plongés les personnages, est la solitude ; ces deux hommes sont d'autant plus seuls qu'en face l'un de l'autre, ils se sont rapprochés. Leurs âmes semblent impénétrables l'une à l'autre. Pourtant le problème de la communication par le lien est posé...

Il n'est plus possible de connaître l'homme ; l'amitié est une source de vengeance... c'est à ce moment que la psychanalyse peut éclairer les complexes qui font des ravages entre les deux compagnons.

Dostoïevski nous fait scruter le fond de la conscience et nous fait aller jusqu'à l'être intime dans ce qu'il a de plus profond, afin peut-être de débarrasser l'homme de ses complexes. Il les contraint aux derniers aveux qui devraient finir dans la mort... et quelle mort !

L'âme n'existant pas, nous ne sommes pas étonnés du dénouement mais nous sommes surpris de retrouver un mouvement à la fois psychanalytique, social et humain au théâtre. C'est ce qui justifie le mot du théâtre d'avant-garde.

Dostoïevski est à la fois un nouveau Molière dans son plan satirique et un psycho-technicien sans la moindre prétention de nous faire connaître l'homme dans son état naturel.

La mort met l'homme en question. La mort est l'interruption brusque de l'existence à chaque instant possible. Il n'y a aucune transition entre la vie et la mort : l'agonisant à son dernier souffle est tout entier vivant. La détresse biologique et les défaillances psychiques aux approches de la mort peuvent être pathétiques ; et ce pathétique appelle la pitié ; mais la mort est un tragique absolu et ce tragique absolu appelle à la stupeur ; stupeur qui est égale devant la mort d'un petit enfant (telle dans *l'éternel mari*) et la mort d'un vieillard (telle dans *la Marguerite*).

Je me demande devant ces deux pièces, l'une de Salacrou et l'autre de Dostoïevski, s'il faut en conscience passer par une expérience de la mort pour aborder à Dieu. Alors serait-il nécessaire de traverser le mystère de la mort, pour atteindre le mystère de Dieu ? Salacrou et Dostoïevski nous démontrent le drame de l'homme en conflit : ce drame est ici tout ou rien, il devient ici la forte nourriture de la pensée. L'extrémité et la simplicité des artistes nous paraissent être le plus vrai témoignage : ou la mort est tout et Dieu n'est rien, ou la mort n'est rien et Dieu est tout !

Michel Gavrel

**Effacé**<sup>1</sup>

C'est sous le titre énigmatique *Effacé* que Madame Marie-Jeanne Durry publie aujourd'hui un mince, mais dense recueil de poésie. Effacées, évanescentes sont les visions qu'elle suggère, mais elle leur donne un tel relief, que malgré leur mobilité, elles s'imposent à la sensibilité du lecteur. Un recueil de poésie tombe dans le domaine public, et chacun peut au hasard de ses intuitions substituer au titre de l'auteur un titre qu'il préfère. *Effacé* aurait pu, quant à nous, s'intituler « Instants ». Poésies arrachées au mécanisme de la vie quotidienne, elles ont souvent quatre vers, parfois deux, une seule fois plus de trente vers. Une angoisse constitutive, impérieuse comme le destin : mais le poète vient, impose une cadence à ses instants de souffrance et ceux-ci deviennent des instants de bonheur, pour l'auteur momentanément délivré, pour le lecteur qui s'unit à cette souffrance. Ces poésies empruntent au flot des accidents leur marche capricieuse : elles sont brusques, on dirait brisées. Elles auraient pu ne pas être, car la vraie souffrance, sise aux frontières de l'âme et du corps, n'est nullement objet de littérature. L'auteur *a voulu* que de telles poésies fussent. Peut-être convient-il de détruire une fois pour toutes ce vieux mythe romantique de la muse et du poète. L'œuvre d'art profonde est encore plus fille de la volonté que de l'inspiration au souffle divin.

Cette poésie est sincère : elle n'organise pas la souffrance, elle ne la décompose pas. Elle ne décrit pas une fois la mort, une autre fois la fuite du temps, puis l'éternité. Elle décrit tout cela confusément, et surtout le déséquilibre d'une âme qui ne peut clairement nommer sa souffrance, ni franchir les frontières du contingent. L'auteur reste dans le temps (nous plaçons le débat sur le plan de l'art). Peut-être a-t-elle essayé d'en sortir : les efforts furent vains. L'enfance, éphémère paradis, surgit pendant de courts instants : éclairs cinglants aussitôt évanouis. Quant à l'éternité, on croit la découvrir derrière certains symboles : elle garde malgré tout un goût de chair. *Nageuse*, ce beau poème, le plus beau du recueil, est-il né d'une méditation sur le célèbre axiome d'Héraclite : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve » ? Ce serait imposer à l'auteur notre pédantisme et les ornières d'une poésie conventionnelle. Mais le symbolisme des eaux contient un équivoque : tantôt elles font naître à une vie nouvelle, tantôt mourir à une vie antérieure. Captive des eaux, l'auteur a opté pour le symbolisme de la mort. Admirens ce vers mystérieux qui, sur une image prolongée, fixe une image secondaire :

1. Seghers, Paris, 1954. 62 pages.

« *Je flotte bras ouverts comme une croix de chair* ». (p. 27)

Voilà, si l'on veut, la partie « égoïste » de l'œuvre. Nous connaissons le rythme d'une âme et ses intermittences. Bien qu'un feu de tous les instants la consume, elle a cependant ses abandons, et des poésies intitulées *Echarpe*, *Itinéraire*, *Interdit*, *Torrent*, *Piège*, témoignent d'une vue généreuse et toute gratuite de l'univers. Ce ne sont pas les moins réussies du recueil et nous ne résisterons pas à l'agrément de citer ce quatrain :

« *Quand tu coupas ta chevelure et la jetas  
Dans l'air, moi je nageais dans l'air et l'ai saisie,  
Aux comètes je l'ai fixée, et dans l'éclat  
De la nuit son parfum crépite et se déplie* » (p. 14).

A cette poésie soumise aux lois du mouvant, il fallait la contrainte de la forme, pour que les éléments ne se dispersassent pas, n'éclatassent pas en morceaux. L'auteur a opté pour une métrique qui aux timides paraîtra audacieuse et aux audacieux timide. Mais cette métrique épouse parfaitement bien la pensée de l'auteur. Nous ne rencontrons aucun hiatus, aucun alexandrin de quatorze pieds. En revanche, une rime pourra fort bien se passer d'une rime sœur : parfois princière, la rime parfois aussi dégénère en assonance. Nous pouvons lire également quelques poèmes complètement dénués de rimes : ce sont plutôt des vers blancs que des vers libres, tant l'auteur se passe difficilement du support d'une forme fixe. L'alexandrin ne se partage pas toujours sagement en deux tronçons de six pieds. L'auteur utilise abondamment la césure dite romantique. C'était le rythme qui convenait le plus à cette pensée hâlante.

« *Ne bouge plus. Mange la terre, homme de terre,  
Mange l'angoisse, et pour jamais sache le goût  
Du monde* ».

On souhaiterait volontiers que nos jeunes poètes, tous entichés du vers dit libre, sussent, autant que l'auteur d'*Effacé*, trouver un compromis entre l'originalité — incontestable ! — de leur inspiration et la routine d'une tradition. Sans compter que dans de tels accommodements la nouveauté prend volontiers le goût de péché...

Cette poésie, réduite aux essences, prouve qu'une âme féminine peut s'exprimer avec une franche vigueur, sans recourir aux facilités de la berceuse et du dithyrambe. Aussi bien une telle œuvre ne s'apparente à celles de Marcelline Desbordes-Valmore et de la comtesse de Noailles que par l'authenticité de l'inspiration.

Jean Ménard

« Au creux du Rocher »<sup>1</sup>

J'aime que ce nouveau recueil de poèmes de Raïssa Maritain s'ouvre sur la vision d'un arbre appréhendé dans son acte d'être et enveloppé de ses symboles. Il s'affirme sur l'horizon ; il a résolu pour lui-même divers problèmes : l'unité dans la diversité, la délicatesse dans la force et, pour l'oreille attentive du poète, il a capté

*Les murmures les silences.*

Il y aurait une belle étude à écrire sur les rapports des poètes avec les arbres : pensons aux banyans sacrés ou aux pins japonais de *Connaissance de l'Est*. Le premier recueil de pièces de théâtre de Claudel ne s'intitulait-il pas d'ailleurs « L'Arbre » ? (Et je n'oublie pas que quelques-uns d'entre nous avons abrité sous son ombre de modestes efforts d'édition). Je pense encore à ce vieil arbre où le désir va chanter, qui se secoue aux premières pages de *Vents* et à tous ces arbres qui accompagnent les pensées de Supervielle : arbre qu'on écoute la nuit ; arbres groupés en ce petit bois de France en ses temps de noires années.

L'arbre de Raïssa Maritain, après ses murmures de foule qui rêve, nous le retrouvons « mort allongé sur les dalles de mousse », mais c'est pour se redresser et devenir cet arbre de la Croix dressé pour Celui qu'elle appelle.

*Sans demeure que le ciel  
Comme l'oiseau sur la branche.*

Ce qui frappe surtout dans ces nouveaux poèmes de Raïssa Maritain, dont maints vers de *Lettre de Nuit* m'accompagnent encore depuis une déjà lointaine jeunesse, c'est la douceur. L'art dépouillé se laisse à peine deviner. On se croirait dans une de ces campagnes italiennes peintes par les primitifs autour d'un Christ en Croix. Derrière cet art épuré, il y a le silence, la réflexion, la prière, la solitude qu'impose la maladie. On suit de poème en poème le poète tenant journal de son âme. Le monde extérieur n'y laisse que la trace de l'ombre d'un oiseau. On devine le retour au pays après l'exil ; ici brille la lumière de Rome ; là monte l'angoisse des persécutés, mais tout cela passe au second plan, puisqu'aussi bien nous entendons dans chaque poème le dialogue de l'esprit et de l'âme et nous sentons la présence divine.

Et on referme ce mince recueil, d'une parfaite présentation, en se disant que si le monde appartient aux violents, il peut aussi appartenir sans partage à ceux qui ont fait un pacte avec la douceur.

*Louis-Marcel Raymond*

1. RAÏSSA MARITAIN, *Au creux du Rocher*. Editions Alsatia, Paris.

**Nouvelle Revue**

Enfin ! Ils l'ont bien méritée et depuis longtemps. Rédigée par une équipe de malades ou d'anciens malades, PRÉSENCES, revue du monde des malades, voudrait être le lieu d'une rencontre et d'un dialogue. Le but de cette revue trimestrielle est d'approfondir dans une perspective chrétienne, les différents problèmes qui se posent aux malades ou que pose le malade dans l'Eglise et dans la Cité ; de faire connaître les événements concernant les malades et de porter sur eux un jugement chrétien, PRÉSENCES vise à la réintégration ou à la pleine intégration du malade dans la Cité ; elle s'adresse non seulement aux malades qui veulent approfondir leurs propres problèmes mais à tous ceux qui s'intéressent particulièrement aux malades ou ont un rôle à jouer auprès d'eux.

PRÉSENCES s'est déjà assuré la collaboration de G. Duhamel, Gabriel Marcel, François Mauriac, le docteur Biot, etc. Le prix de l'abonnement est de 850 francs par année : trois dollars environ. Ce n'est sans doute pas trop pour faire plaisir à un « choisi » de la souffrance, ni, si on est soi-même allongé, pour trouver le sens plénier de son apparente inactivité.

Quelques exemplaires de PRÉSENCES sont en dépôt à *La Librairie Dominicaine*.

O. P.

## L'esprit des livres

Fernand-M. FORTIN, O. P. — « La pierre d'assise. *Essai sur l'humilité* ». Les Éditions du Lévrier, Montréal, 1955. 20 cm. 242 pages.

Dans cet *essai* qui s'avère une rare réussite où la doctrine et la poésie marchent la main dans la main, l'auteur ancien curé de Notre-Dame du Rosaire à Saint-Hyacinthe, nous montre, avec beaucoup d'aisance, le vrai visage de l'humilité (chapitre I) ; nous conduit sous les phares de l'humilité (chapitre II) ; signale les ennemis vrais de l'humilité (chapitre III) ; nous invite au rythme quotidien de l'humilité (chapitre IV) ; et sous le souffle de l'Esprit, le mystérieux clavier des dons touche l'âme (chapitre V). Le livre se ferme sur la plus belle apothéose de l'humilité : La Vierge de l'Annonciation.

Les écrivains qui ont traité ce sujet s'adressaient, la plupart du temps, aux âmes religieuses. Le Père Fortin, dans sa sagesse, s'adresse à tous les chrétiens. Il fait de l'humilité *la pierre d'assise* de toute vie spirituelle, le fondement de toutes les vertus, en accord avec les plus grands théologiens.

La doctrine est solide, le style est facile et vivant. Ceux qui commandent comme ceux qui obéissent trouveront dans ces pages des conseils et des directives propres à améliorer leur vie morale. Et la société comptera plus de saints.

A. L.

X... — « Droit à Dieu ! » La Mère Marie du Sacré-Cœur, Supérieure générale de la Société de Marie Réparatrice ». En vente au Couvent de Marie Réparatrice, 1025, Boul. Mont-Royal, Montréal. 23 cm. 368 pages.

Nous connaissons assez bien les religieuses de Marie Réparatrice. Leur maison de retraite du boulevard Mont-Royal est très fréquentée. C'est un lieu où souffle l'esprit. Bon nombre y vont retremper leur âme et refaire leur plein d'essence en vue des luttes morales et spirituelles qui les attendent. Mais combien connaissent cette géniale Supérieure Générale que fut Mère Marie du Sacré-Cœur ?

Née le 5 octobre 1863, au centre même de Paris, baptisée sous le nom d'Elisabeth, la future religieuse reçut tous les avantages d'un foyer nombreux et pieux que dirigent des parents profondément chrétiens. A la croisée des chemins, comme toutes les jeunes filles normales, Elisabeth pensa au mariage mais finalement opta pour la vie religieuse. La Société de Marie Réparatrice la reçut, l'éduqua selon son esprit, ce qui fut relativement facile chez une jeune fille si bien préparée à embrasser ce genre de vie.

Cette biographie nous la montre « dans les exemples, les conseils, les entraînant exhortations, les nombreux voyages, les épreuves, les guerres, les persécutions qui remplissent les 24 ans de son généralat ».

## REVUE DOMINICAINE

Le procédé de l'auteur se soutient mais je préfère le cadre historique fait de dates précises. Il faut chercher longtemps pour trouver quand commence le généralat ? Et combien d'autres dates importantes sont comme perdues dans l'abondance du récit. Sont-ce les exigences de la primauté du spirituel ?

A. L.

Chanoine Georges PANNETON — « Chronique Mariale ». Les Editions du Bien Public, Trois-Rivières, 1955. 22 cm. 118 pages.

Dans ces notes recueillies durant l'Année mariale 1954, au diocèse de Trois-Rivières, l'auteur nous livre les origines religieuses du diocèse, dresse la liste des évêques qui ont illustré la Cathédrale, et de cette documentation dégage les 12 églises consacrées à Marie et les belles pages mariales de l'Episcopat. Evidemment, le Congrès marial de 1954 y apparaît comme le couronnement de cette piété toujours active qui atteint son apothéose au Cap-de-la-Madeleine, le 15 août 1954.

Ce documentaire ne se résume pas. Il sera précieux pour l'historien des origines religieuses et mariales de Trois-Rivières.

A. L.

André-D. TOLEDANO — « Histoire de l'Angleterre chrétienne ». Laffont, Paris. 18 cm. 335 pages.

Pourquoi avec le divorce d'Henri VIII, d'Angleterre jusqu'alors fille soumise et fidèle à l'Eglise romaine, s'est-elle révoltée contre le Vicaire du Christ ? En répondant très précisément à cette question, en expliquant le pourquoi et le comment d'un tel bouleversement religieux, au sein d'une grande nation chrétienne, l'auteur apaise, à la fois, la curiosité positive des esprits dits pratiques et l'inquiétude de ceux plus subtils pour lesquels cette rupture équivaut à un sacrilège.

Très sérieuse vue d'ensemble sur l'histoire religieuse d'un grand pays, cet ouvrage conçu par un érudit est une réussite qui a sa place dans une bibliothèque.

Robert Brassy

Frances Parkinson KEYES — « Bernadette de Lourdes ». *Bernadette of Lourdes shepherdess, sister and saint*. Presses de la Cité. 20 cm. 250 pages.

L'auteur n'a pas seulement puisé son inspiration au sein d'une abondante hagiographie concernant l'humble petite bergère élevée à la sainteté par la toute puissance de Marie, mais elle est allée aussi sur les lieux mêmes où Bernadette a vécu, pour recevoir les témoignages de ceux qui l'ont connue. Mme Parkinson Keyes ne risquait pas de s'égarer. Par delà la densité des sources originales, elle a tenté et très certainement réussi à reconstituer l'univers familial et spirituel de la petite sainte dont la vie fut un constant miracle. Le résultat est que cet important ouvrage nous révèle de nouveaux aspects très peu connus de Bernadette.

Robert Brassy

## L'ESPRIT DES LIVRES

Willy SPERCO — « Tel fut Mussolini ». Fasquelle, Paris. 19 cm. 255 p.

Que le lecteur ne s'attende pas à une apologie des pensées et des actes de Mussolini, non plus qu'à des commentaires et jugements malveillants dont il a été à l'origine. Cet ouvrage est cependant quelque chose de plus qu'une banale biographie : il nous permet de comprendre ce que fut cet homme au destin hors série. Il ne viendra jamais à l'idée d'une personne sensée de nier que Mussolini s'est révélé un organisateur et un conducteur de foules émérite, sachant donner de sa personne et en exigeant autant de son entourage. Mais si ce sont là des qualités appréciables chez un chef ordinaire, elles s'avèrent catastrophiques pour le peuple quand elles ne sont pas liées à un sens profond de l'humain propre au chrétien militant. Ceci dit, il est juste de préciser que l'auteur n'a eu qu'une seule intention : Montrer l'homme sans fioritures dans ce qu'il était, ce qu'il disait, ce qu'il faisait. On y trouvera relatés bien des faits intéressants depuis la naissance jusqu'à la mort horrible du dictateur déchu qui fit frémir le monde entier.

*Robert Brassy*

Paul-André LESORT — « Le vent souffle où il veut ». Plon, Paris. 20 cm. 300 pages.

Décerné pour la première fois par un aréopage d'éminentes personnalités du monde des lettres, dont François Mauriac et Daniel-Rops, de l'Académie Française, le grand prix catholique de littérature (l'équivalent du Goncourt, en quelque sorte) vient d'être attribué à Paul-André Lesort pour l'ensemble de son œuvre si riche de substance humaine. *Le vent souffle où il veut*, dernier en date d'une série qui s'annonce longue et féconde, nous retrace l'histoire d'un jeune couple entre 1930 et 1941 et sa naissance à l'amour divin. Voici enfin un authentique écrivain qui ne cherche pas comme tant d'autres à capter l'intérêt en s'efforçant d'être actuel et à s'agripper à des détails sans portée véritable et le plus souvent faussée. Son œuvre entière au contraire est une suite de thèmes fortement empreints de cette charité chrétienne et fraternelle inhérente à tous « ceux qui préfèrent les hommes aux monstres et l'humain à l'exceptionnel ».

*Robert Brassy*

# Table des matières

Volume LXI, tome I

Janvier à juin 1955

## ARTICLES DE FOND

|   | PAGES |
|---|-------|
| <i>Alverny, Mme C. d'</i> Souvenirs d'Indochine .. . . .  | 295   |
| <i>Audet, O. P., J.-P.</i> . Unde et memores .. . . .   | 88    |
| <i>Boisvert, Réginald</i> . La vie rendue (poème) .. . . .                                      | 193   |
| <i>Champris, G. de</i> . . Paroles catholiques .. . . .   | 17    |
| <i>Champris, G. de</i> . . Méditation sur un Vaudeville .. . . .                                | 153   |
| <i>Charmondière, La</i> . Le Révérend Père A.-M. Carré, O. P. .. . . .                          | 196   |
| <i>Courtemanche, A.</i> . L'écologie et son domaine .... .. .                                   | 230   |
| <i>Courtemanche, A.</i> . L'écologie et son intégration dans<br>le dynamisme universel .. . . . | 283   |
| <i>Dagenais-Pérusse, Dr</i> Mon Eglise et mes enfants .. . . .                                  | 30    |
| <i>Davidson, George E.</i> Service social .. . . .  | 160   |
| <i>Denault, Hayda</i> . . Service social personnel et familial .. . . .                         | 270   |
| <i>Dionne, O. P., Pierre</i> Quelques expériences pascales . . . . .                            | 67    |
| <i>Gavrel, Michel</i> . . . La Pâque des Nations .. . . .                                       | 131   |
| <i>Greenwood, Nina</i> . . Evocations de la Provence chrétienne .. . . .                        | 37    |
| <i>Hambleton, J.</i> . . . L'Art sacré au Canada français .. . . .                              | 259   |
| <i>Harvey, O. P., V.</i> . . La pastorale du Baptême .. . . .                                   | 82    |
| <i>Lachance, O. P., C.</i> . Propos sur la religion .. . . .                                    | 208   |
| <i>Lapointe, Gratiien</i> . Lumière (poème) .. . . .  | 129   |
| <i>Lemay, O. P., A.-M.</i> Un commentaire de la Veillée pascale .. . . .                        | 94    |
| <i>Lemay, O. P., A.-M.</i> Note sur le commentaire liturgique .. . . .                          | 109   |
| <i>Marsolais, Gilles</i> . . Je dis : une rose (poème) .. . . .                                 | 257   |
| <i>Poirier, O. P., A.</i> . . Notre Pâque et le Jour du Seigneur .. . . .                       | 73    |
| <i>Pruche, O. P. Benoît</i> Le mystère de l'amour vrai .. . . .                                 | 139   |
| <i>Roy, C. S. C., P.-E.</i> . Vie moderne et contemplation .. . . .                             | 4     |
| <i>Verval, Alain</i> . . . . Orgueil (poème) .. . . .   | 3     |
| <i>Viator</i> . . . . . Splendide voyage dans l'Ouest canadien .. . . .                         | 217   |

## LE SENS DES FAITS

|  |     |
|--|-----|
| <i>Brassy, Robert</i> . . . Brefs commentaires sur la foire aux prix<br>en France .. . . . | 117 |
| <i>Brassy, Robert</i> . . . Prodiges à San Giovanni, Italie .. . . .                       | 246 |
| <i>Brault, Jacques</i> . . . Les Cloîtres de l'Eté .. . . .                                | 180 |
| <i>Bruch, J.-L.</i> . . . . Littérature et Sensation .. . . .                              | 244 |
| <i>Charmondière, La</i> . Sur une élection académique .. . . .                             | 242 |
| <i>D.-Forgues, Rémi-P.</i> Une visite au Musée des Beaux-Arts .. . . .                     | 58  |
| <i>D.-Forgues, Rémi-P.</i> Une après-midi avec les maîtres .... .. .                       | 177 |

## TABLE DES MATIÈRES

|  | PAGES   |
|--|---|
| <i>Direction, La</i> . . . . .         | Les loisirs du dimanche . . . . . 53  |
| <i>Direction, La</i> . . . . .         | Le nouveau Maître Général des Prêcheurs . . 238                             |
| <i>Direction, La</i> . . . . .         | Le Très Honorable Vincent Massey aux<br>« Retraites Fermées » . . . . . 239 |
| <i>Domaradzki, Dr T.</i> . . . . .     | Les études slaves et est-européennes à<br>l'Université . . . . . 119        |
| <i>Faucher, Guy</i> . . . . .          | Les disques . . . . . 60, 185, 247  |
| <i>Gauthier, Marcel</i> . . . . .      | Le laïc et la Vigile pascale . . . . . 114                                  |
| <i>Gavrel, Michel</i> . . . . .        | L'homme en conflit au théâtre . . . . . 309                                 |
| <i>Hambleton, J.</i> . . . . .         | Valenzuela, peintre espagnol . . . . . 56                                   |
| <i>Lacroix, Benoît</i> . . . . .       | Réponse à Erasmus, celui de Québec . . . . . 48                             |
| <i>Lacroix, Benoît</i> . . . . .       | « Canadiens » et Canadiens . . . . . 308                                    |
| <i>Lamarche, O. P., A.</i> . . . . .   | Les dix ans du Service de préparation au mariage 55                         |
| <i>Lamarche, O. P., A.</i> . . . . .   | Etablissement rural et immigration . . . . . 176                            |
| <i>Lapointe, Gatien</i> . . . . .      | La source et le feu . . . . . 178   |
| <i>Lemaître, Henri</i> . . . . .       | Emile Mâle, historien de l'Art religieux . . . 183                          |
| <i>Ménard, Jean</i> . . . . .          | « Effacé » . . . . . 311  |
| <i>O. P.</i> . . . . .                 | Présentation de saint Bernard, théologien . . 241                           |
| <i>O. P.</i> . . . . .                 | Nouvelle Revue . . . . . 314  |
| <i>Pruche, O. P., Benoît</i> . . . . . | L'amour au Télé-Théâtre . . . . . 45  |
| <i>Pruche, O. P., Benoît</i> . . . . . | Théologie trinitaire chez saint Thomas . . . . 115                          |
| <i>Raymond, Ls-M.</i> . . . . .        | « Au creux du Rocher » . . . . . 313  |
| <i>Rédaction, La</i> . . . . .         | Ecrits du Canada Français, no 1 . . . . . 52                                |
| <i>Rédaction, La</i> . . . . .         | L'Eau Vive . . . . . 241  |
| <i>Tassé, Pierre</i> . . . . .         | Lettre sur l'étude de la Philosophie . . . . . 174                          |
| <i>Testis</i> . . . . .                | Cinquante ans de vie religieuse . . . . . 172                               |

## BIBLIOGRAPHIE

|  |   |
|--|---|
| <i>Antoniutti, Son Exc.</i> . . . . .    | Sub umbra Petri . . . . . 126                                   |
| <i>Aquin, Thomas d'</i> . . . . .        | Contra Gentiles, II . . . . . 125                               |
| <i>Aubert, Jean-Marie</i> . . . . .      | Le droit romain dans l'œuvre de saint Thomas . . . . 249        |
| <i>Audet, Ls-P.</i> . . . . .            | Les fauves et leurs victimes . . . . . 191                      |
| <i>Axelos, Céline</i> . . . . .          | Les marches d'ivoire . . . . . 127                              |
| <i>Barbeau, Victor</i> . . . . .         | L'Académie canadienne-française . . . . . 255                   |
| <i>Bernoville, Gaétan</i> . . . . .      | Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus . . . . . 188                  |
| <i>Boutin, O. M. I., Ls-N.</i> . . . . . | L'itinéraire du Fils adoptif de Dieu . . . . . 251              |
| <i>Bur, Jacques</i> . . . . .            | Leçons sur la Bible . . . . . 191                               |
| <i>Casel, O. S. B., Odo</i> . . . . .    | La véritable image de l'homme . . . . . 256                     |
| <i>Claude, S. J., Robert</i> . . . . .   | Adolescent, qui es-tu ? Adolescent, rentre chez toi . . . 252   |
| <i>Collaboration, En</i> . . . . .       | La vie franco-américaine . . . . . 61                           |
| <i>Collaboration, En</i> . . . . .       | Hérésies du siècle . . . . . 63                                 |
| <i>Collaboration, En</i> . . . . .       | Marie et l'Eucharistie . . . . . 124                            |
| <i>Collaboration, En</i> . . . . .       | Abraham — Saint Pierre — Au secours des Sans-Logis . . . 250    |
| <i>Collaboration, En</i> . . . . .       | Dict. de spiritualité ascétique et mystique (XVIII-XIX) . . 190 |
| <i>Collaboration, En</i> . . . . .       | Le Corps humain — Le Mariage . . . . . 253                      |
| <i>Croteau, Armand</i> . . . . .         | Chemin de Croix avec Marie . . . . . 253                        |
| <i>Dufoyer, Pierre</i> . . . . .         | Parlons aux fiancés . . . . . 251                               |
| <i>Fortin, O. P., F.-M.</i> . . . . .    | La pierre d'assise . . . . . 316                                |
| <i>Frisch, Albert</i> . . . . .          | Une réponse au défi de l'Histoire . . . . . 61                  |

## REVUE DOMINICAINE

|                                       | PAGES   |
|---------------------------------------|---|
| <i>Gaskin, Catherine</i> .. .. .      | L'oiseau de pluie .. .. . 62                                    |
| <i>Gautier, Jean</i> .. .. .          | La Spiritualité catholique .. .. . 125                          |
| <i>Germain, Mgr V.</i> .. .. .        | Le Code pénal du Canada sauvegarde-t-il la moralité ? .. .. 255 |
| <i>Greene, Rev. R. W.</i> .. .. .     | Mon calvaire en Chine .. .. . 188                               |
| <i>Crogaert, Ch.-Aug.</i> .. .. .     | Commentaire liturgique du Catéchisme, II, III .. .. . 123       |
| <i>Hunermann, G.</i> .. .. .          | Le Héraut de Dieu .. .. . 128                                   |
| <i>Just, Bela</i> .. .. .             | La potence et la croix .. .. . 127                              |
| <i>Keyes, Frances-P.</i> .. .. .      | Bernadette de Lourdes .. .. . 317                               |
| <i>Lachance, O. P., Louis</i> .. .. . | La lumière de l'âme .. .. . 250                                 |
| <i>Lesort, Paul-A.</i> .. .. .        | Le vent souffle où il veut .. .. . 318                          |
| <i>Ledit, S. J., Joseph</i> .. .. .   | Le front des pauvres .. .. . 192                                |
| <i>Maurice-Denis, Noëlle</i> .. .. .  | Euchariste ou la Messe dans ses variétés .. .. . 251            |
| <i>Michel, A.</i> .. .. .             | Enfants morts sans baptême .. .. . 126                          |
| <i>Monnier, O. P., Sœur</i> .. .. .   | Aux origines des Dominicaines enseignantes .. .. . 63           |
| <i>Mouton, Jean</i> .. .. .           | Charles Du Bos. Sa relation avec la vie et la mort .. .. . 187  |
| <i>Nadeau, O. M. I., Eug.</i> .. .. . | Sapier, prêtre de misère .. .. . 263                            |
| <i>Panneton, Ch.-G.</i> .. .. .       | Chronique Mariale .. .. . 317                                   |
| <i>Parsch, Dom Pius</i> .. .. .       | Le petit Guide dans l'Année liturgique .. .. . 123              |
| <i>Parsch, Dom Pius</i> .. .. .       | Homélies sur les épîtres du dimanche .. .. . 124                |
| <i>Parsch, Dom Pius</i> .. .. .       | La sainte Messe expliquée .. .. . 124                           |
| <i>Paton, Alan</i> .. .. .            | Quand l'oiseau disparut .. .. . 189                             |
| <i>Pavan, Mgr Pietro</i> .. .. .      | Apostolat des laïcs dans le monde moderne .. .. . 187           |
| <i>Pélissier, M.</i> .. .. .          | Dominique Savio, cet as .. .. . 252                             |
| <i>Philippe, O. P., Paul</i> .. .. .  | La Très Sainte Vierge et le Sacerdoce .. .. . 251               |
| <i>Prévost, J.-L.</i> .. .. .         | Satan et le romancier .. .. . 254                               |
| <i>Ricour, Pierre</i> .. .. .         | Comment réussir mes études .. .. . 190                          |
| <i>Scholmer, Joseph</i> .. .. .       | La grève de Vorkouta .. .. . 189                                |
| <i>Sineux, O. P., Raphaël</i> .. .. . | Initiation à la théologie de saint Thomas .. .. . 125           |
| <i>Sperco, Willy</i> .. .. .          | Tel fut Mussolini .. .. . 318                                   |
| <i>Stevens, Paul</i> .. .. .          | Éléments de morale sociale .. .. . 62                           |
| <i>Toledano, André-D.</i> .. .. .     | Histoire de l'Angleterre chrétienne .. .. . 317                 |
| <i>Trese, Léo</i> .. .. .             | Le prêtre d'aujourd'hui .. .. . 128                             |
| <i>Weyergans, Franz</i> .. .. .       | La route et la maison .. .. . 255                               |
| <i>Willam, F.-M.</i> .. .. .          | Marie, Mère de Jésus .. .. . 191                                |
| <i>X.</i> .. .. .                     | Droit à Dieu .. .. . 316  |

Revue mensuelle publiée à Saint-Hyacinthe, P. Q.

**ABONNEMENTS : CANADA : \$3.00 ; ÉTRANGER : \$4.00 ;  
AVEC LE " ROSAIRE " : 50 SOUS EN PLUS ; LE NUMÉRO : \$0.50 ;**

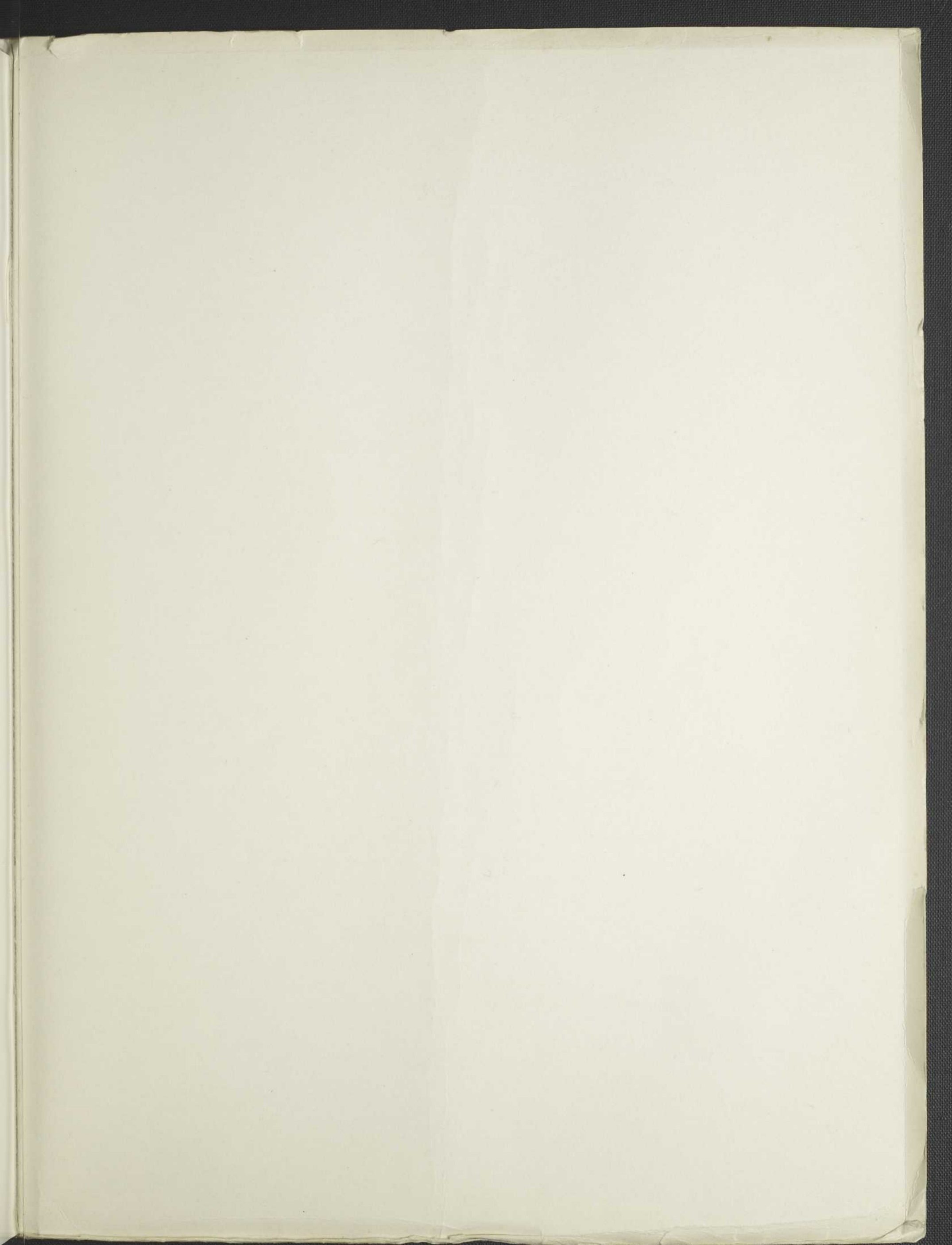
**ABONNEMENT DE SOUTIEN : \$10.00**

**DIRECTION : 3980, SAINT-DENIS, MONTRÉAL-18**

**ADMINISTRATION : 5375, AV. NOTRE-DAME DE GRÂCE, MONTRÉAL-28**

**« Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa »**

**La Revue n'est pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique**



592